

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.64.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

LA VIE LITTÉRAIRE

Elections à l'Académie Picard ou l'esprit d'une académie



Je n'aime pas beaucoup les académies. Et pourtant j'ai l'honneur de faire partie d'une.

C'est qu'aussi l'Académie Picard n'est pas une académie comme les autres.

Son illustre fondateur Edmond Picard prit le soin de le préciser quand, jetant les bases de cette institution, il disait : Je voudrais qu'il se formât un groupe libre comme la Jeunesse.

Dans cet esprit fut constituée l'Académie Picard, dite aussi Libre Académie de Belgique qui, dans la pensée de notre maître, doit doubler l'Académie officielle de ce pays afin que, toutes deux se faisant contrepoids, se dressent l'une à côté de l'autre non pas en rivales ennemies, mais en sœurs complémentaires.

Il y a trente et un ans de cela.

Depuis quoi, Edmond Picard est mort, abandonné de tous, trahi lamentablement, dans un de ces élans d'indignité collective qui marquent les années qui ont suivi la guerre.

Mais son œuvre se perpétue. L'Académie Picard subsiste. Elle groupe aujourd'hui 32 membres, dont trois furent élus voici quelques jours.

Je puis bien le dire, le choix de ces trois nouveaux membres ne se fit pas sans peine. Mais le résultat du scrutin (auquel nous contraignirent des divergences de vues trop manifestes) n'apparaît si heureux et si parfaitement conforme à l'esprit de l'institution que je désespère moins à présent du sort de cette Académie à laquelle Edmond Picard assigna l'incroyable mission d'être libre avant tout, originale, progressive, d'avant-garde.

Ces trois nouveaux académiciens les journaux déjà vous en ont porté la nouvelle, ce sont l'éminent sociologue Henri de Man, le poète éclatant Henri Vandeputte et le dramaturge Michel de Ghelderode, d'une particulière originalité.

Cette fois, sans conteste, le vœu de Picard s'est réalisé, qui voulait que la Libre Académie servit... à l'avancement des idées, à l'amélioration des tendances novatrices, à la glorification de l'originalité...

Vandeputte, de Ghelderode, De Man : trois noms d'hommes d'une dignité, d'un talent, d'un esprit dont les temps que nous vivons ne sont

pas si prodigues qu'il ne faille se réjouir avec éclat de les voir assemblés. Trois hommes dont on peut être assuré que les seize années qu'ils auront à passer sous le signe de Picard ne consacreront ni leur déchéance spirituelle, ni leur soumission à quoi que ce soit d'officiel, de solennel ou de conforme.

Seize années, vous disais-je.

C'est que, précisément, Edmond Picard a tout prévu. Il connaissait les hommes si profondément, et les démons de la vie, et les « chiennes d'enfer » qui hurlent de partout, qu'il a voulu, pour que l'Académie gardât plus grande fraîcheur de vie, que les membres ne s'y éternisent pas et se renouvellent par quart tous les quatre ans, à l'ancienneté. Cette jeunesse, ce privilège de qualité qu'il conférait à la jeunesse, il y tenait si intensément qu'en la Charte de Fondation qui règle l'Académie, il a inclus cette motion admirable, à l'inverse de tout ce qui se pratique communément, unique sans aucun doute dans un Statut de cette sorte : En cas de parité de voix, le plus jeune d'âge serait préféré.

Mais ce n'est pas qu'une question d'âge et qu'on ne me donne point la sottise de penser que l'âge est la première vertu. Edmond Picard, d'ailleurs, s'est bien gardé de nous laisser choir dans un piège si grossier puisqu'il prévoit encore qu'après une absence de quatre années un membre peut être réélu, s'il est resté plus jeune que les plus jeunes.

Voilà l'esprit de la Maison qui veut que les derniers venus parlent aussi haut et aussi clair que les vétérans mêmes de cette institution.

Ce me fut, l'autre jour, un vrai plaisir de l'éprouver quand, au cours des débats préliminaires à l'élection, dans un déjeuner qui se devait intime et cordial, je faisais part de mes vues à mes honorables collègues... le Ministre Paul Cockeret, le bâtonnier Hennebicq, le maître Thomas Braun pour ne citer que ceux dont le terme de seize ans s'achèvera bientôt, sans doute, hélas ! dans l'admirable jeunesse de cœur et de pensée que nous leur connaissons.

Cette Académie Picard, vous le voyez, n'est pas exclusivement littéraire. Elle assemble des juristes, des écrivains, des sociologues et des artistes : les avant-gardeurs de l'Art et de la Science, écrit le Maître, auraient alors un point d'appui et de ralliement visible, qui, inévitablement, gagnerait en clarté et en solidité.

L'avouerais-je ici, avec humilité : cette solidité et cette clarté m'ont paru parfois faire quelque peu défaut à notre Compagnie dont l'activité, assurément, et l'esprit, peut-être bien, ne sont pas toujours conformes au vœu de notre Maître. Mes honorables collègues en conviendront sans peine et aucun d'eux, dès lors, ne se fâchera de ce que cette heureuse élection nous ait valu de relire et de commenter la Charte d'Edmond Picard insistant à chaque ligne sur l'esprit d'en-avant, de renouveau et d'avant-garde qui doit caractériser sa bienfaisante institution.

Et c'est de voir combien l'esprit des nouveaux élus de la Libre Académie est proche de celui dont rêvait Picard qui nous réjouit si vivement et nous fait espérer, à plusieurs de mes collègues et à moi-même, pour cette institution à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, une vie nouvelle, un esprit neuf et un rythme nouveau.

C'est pourquoi :
Vive Henri de Man !
Vive de Ghelderode !
Vive Vandeputte !

Pierre FONTAINE.

Le banquet du Rouge et Noir en l'honneur de Henri Vandeputte et Michel de Ghelderode

Le dernier banquet du Rouge et Noir eut lieu, il y a un an, en l'honneur de Pierre Bourgeois et Paul Vanderborcht, pour célébrer dignement les funérailles de la Lanterne Sourde. Ce fut, comme tous les banquets du Rouge et Noir, une manifestation cordiale et dont on a gardé un souvenir excellent.



HENRI VANDEPUTTE (Cliché Variétés)

Le prochain banquet du Rouge et Noir sera tout aussi réussi et tout aussi sympathique. Il a lieu à l'occasion du cinquième anniversaire de fondation de la tribune libre Le Rouge et le Noir (inaugurée le 21 décembre 1927) et en l'honneur de deux écrivains d'une personnalité et d'un talent exceptionnels : le poète HENRI VANDEPUTTE et le dramaturge MICHEL DE GHELDERODE, qui viennent, l'un et l'autre, d'être élus membres de l'Académie Picard.



MICHEL DE GHELDERODE (Photo René Bayet)

C'est pour fêter cette élection et plus encore pour célébrer le talent grandiose et l'esprit d'originalité, le caractère d'indépendance, le dédain du conformisme qui sont les vertus dominantes de VANDEPUTTE et de GHELDERODE que nous nous assemblerons le jeudi 22 décembre en ce banquet où tous nos amis seront les bienvenus.

Inscrivez-vous d'urgence !

BANQUET du jeudi 22 décembre 1932, à 19 h. 30 Au Globe, place Royale, Bruxelles

MENU
Oxtail au Xérès
Traites de rivière meunière
Selle d'agneau bouquetière
Faisan de Bohême rôti
Compote de Cabville
Viviane pralinée

TOILETTE de ville ou de soirée : ad libitum.

INSCRIPTIONS Il n'y a qu'un moyen de s'inscrire : verser d'urgence la somme de 30 francs au C. C. P. du Rouge et Noir. Ce versement constitue le prix du repas, service compris (sans les boissons).

POUR SERVIR A LA PETITE HISTOIRE

Singularités dans la vie littéraire de Michel de Ghelderode



Tout récemment, j'ai rencontré mon ami Ghelderode. Il m'a remis sa carte, en m'invitant à venir passer ma soirée à son domicile. Quand j'ai eu besoin de me rappeler son adresse, j'ai constaté avec stupeur, que Ghelderode se prénomme Adhémarr.

— Michel est-il là? ai-je demandé à sa femme, venue pour m'ouvrir la porte.

— Certes, m'a-t-elle répondu. Et d'une voix forte, elle a crié dans l'escalier : — Adolphe!

Voilà tout Ghelderode! Il est Adolphe ou Michel ou Adhémarr, à volonté; l'un se substituant à l'autre sans que rien n'y paraisse. Pour les gens qui ne l'ignorent pas, ce détail est troublant à l'extrême. En effet, on ne sait jamais qui, de Michel Adhémarr ou Adolphe, vous écoute. On croit s'adresser à l'un et c'est l'autre qui réplique. Lequel des trois est le poète? Lequel est l'homme? Lequel est le farceur? Allez donc vous y reconnaître!

Je ne veux faire de peine à personne en déclarant que, dans la triade ghelderodienne, le plus entreprenant de tous est sans conteste le dernier cité. Il y a, sous le facies acide et méditatif de Michel-Adhémarr-Adolphe, une activité mystificatrice de tout premier ordre et qui fait honneur au vieux génie de sa race.

Voyez son œuvre. De quelle vêtue burlesque elle se pare. Mais aussi comme la substance en est humaine et poétique. Il faut entendre ces farces, qui gagnent parfois à être transcrites en langue flamande. Il faut les voir jouées, avec toutes leurs outrances et leur truculente mysticité par ces confrères qui, dans nos provinces du Nord, à leur insu restituent au théâtre ses vertus médievales.

Il faut avoir contemplé l'homme pour bien comprendre l'auteur. Observons-le chez lui, dans ce curieux cabaret qu'il a agencé sous les combles de sa maison faubourienne, et qui porte l'enseigne A l'âne qui pète. Replet déjà, comme un jeune campagnard qui fait plaisamment ses affaires, il y reçoit ses amis, sans éclat, sans fièvre, avec cette plénitude de calme qui n'appartient qu'aux gens heureux. La gueuze est versée; il faut la boire. Etant riche quoique vieille, on la proclame excellente. Et tout en écoutant parler, le maître de maison hochera la tête et fumera sa pipe en terre, gravement comme si l'ahurissant Ane qui pète, où l'on se trouve, s'était tout à coup mué en paisible auberge brabançonne.

Mais on ne reste pas longtemps sur cette impression-là. Je ne sais plus exactement le nombre de pintes de bière capiteuse qu'il faut à notre Ghelderode pour le faire sortir du domaine où se complait son imagination abstraite et rigouillard. Toujours est-il que, à un moment donné, une douce leur matoise s'épand sur son visage. A ce signal discret, la conversation prend une tournure sérieuse et s'engage dans ce que les poètes appellent métaphoriquement « le beau sport ».

Si vous voulez vous rendre compte de quelle manière s'exerce la verve malicieuse de notre homme, écoutez cette histoire.

Un jour, Ghelderode rencontre le comédien Piette.

— Comment allez-vous? s'enquiert ce dernier.

— Mon cher, fait l'autre en dressant au ciel des bras éplorés, quelle vie est la mienne! Si vous saviez!...

— Que se passe-t-il?

— Il se passe... Comment, vous

ignorez cela, vous?... J'ai épousé ma sœur, mon ami.

— Ah?...
— Oui, il y a dix ans. Mais cela ne serait encore rien. Ce qu'il y a d'épouvantable dans mon cas, c'est que depuis dix ans, je couche avec elle! Toutes les nuits, mon pauvre vieux, toutes les nuits... Alors, tu te rends un peu compte?

Et plantant là son interlocuteur complètement éberlué, il s'en va d'un pas lourd, tête basse et dos rond, comme écrasé par le poids de son destin tragique.

Du temps où certaine jeunesse, parmi laquelle Fernand Crommelynck, Clément Pansaers, René Verboom et tutti quanti, hantait cette vieille taverne à journalistes qui avait nom Compas, de ce temps-là, Ghelderode venait déjà nous casser les oreilles avec ses histoires surprenantes. Il me souvient de confidences qu'il nous fit au sujet d'événements demeurés fort mystérieux et qui donnaient à sa naissance un je-ne-sais-quoi de noblement adultérin. Et aussi ses crises cardiaques. Ah! ces pulsations frénétiques qui, certaines nuits, étaient si bruyantes, que les voisins n'en pouvaient dormir...

A cette époque, nous fréquentions un curieux écrivain, qui, dans un entresol d'antiquaire, collectionnait passionnément des têtes de cire et des réductions de guillotines. Ce quidam avait installé dans une de ses mansardes un petit chemin de fer électrique. Ce qui le ravissait par dessus tout, c'était de voir son train disparaître par une châtière pratiquée dans la muraille, pour réapparaître quelques instants plus tard, après qu'il eût fait un voyage dans la pièce contiguë. Nous étions tous d'accord pour déclarer que ce bonhomme était l'être le plus original qui fût.

Eh! bien, le jour où nous eûmes la bonne fortune d'être reçus dans le logis que Ghelderode occupait alors, nous fûmes assaillis par un doute affreux. Figurez-vous qu'on nous fit entrer dans un réduit meublé avec une exceptionnelle préciosité. Les cloisons étaient richement garnies de masques de carnaval ainsi que d'un moulage des traits de Beethoven peint en vert-pomme et s'ornant d'une paire de moustaches à la Guillaume II, tracée d'un pinceau ferme (1). En outre, sur la cheminée, gisaient quelques figurines dont l'hôte nous fit apprécier la suggestive nudité, les poses excitantes et l'amusant toucher de leur peau rose qui rappelait celle de la femme.

C'est dans ce décor étrange que Ghelderode se livrait à la fallacieuse pratique du vers libre. J'appris bientôt que, jaloux de mes lauriers de revuiste, il s'était mis à concevoir un drame « poésque » et même, ce qui est beaucoup plus grave, à l'écrire.

« La mort frappe à la fenêtre », tel était le titre du chef-d'œuvre. Si mes souvenirs sont précis, je crois avoir éclairé des lumières de ma vieille expérience ce timide essai d'un jeune débutant. Dame, vous pensez bien qu'on n'écrit pas, durant cinq ans, des couplets grivois et des dialogues marolliens sans acquérir, dans la dramaturgie en général et le genre « poésque » en particulier, une science à toute épreuve. Aussi, y allai-je de mes conseils et même insistai-je pour qu'on intercalât dans ce texte, à mon avis un peu trop pathétique, deux ou trois calembours. Par bonheur, ceux-ci ne résistèrent pas à l'épreuve de la première répétition. Car la pièce fut jouée sur un théâtre régulier et eut, comme toute

(1) René Baert m'affirme que ledit moulage est toujours en bonne place dans le cabinet de travail de Ghelderode et que celui-ci, aux visiteurs qui ont l'air choqué par cette sorte de profanation, déclare le plus sérieusement du monde : « Vous croyez peut-être que c'est Beethoven? Nullement, c'est Hitler. Je vous dis que c'est Hitler! »

Tribune libre du Rouge et Noir

EN DECEMBRE
2 SEANCES SENSATIONNELLES

CE SOIR
A l'occasion de la « Semaine du Cinéma » grand débat sur
OU EN EST LE CINEMA
avec notamment
MM. Abel GANCE, Raoul GRIMOIN-SANSON, BARON, MELIES, Julien FLAMENT, MISS ECRAN 1933, etc.

Mercredi 21 décembre
L'excellent orateur et publiciste français **GEORGES VALOIS**
sur ce sujet :
REVOLUTION CULTURELLE

Jeudi 22 décembre
A l'occasion du 5^e anniversaire du **ROUGE ET NOIR**
BANQUET
en l'honneur de
Henri Vandeputte et Michel de Ghelderode
Au Globe, place Royale
Programme détaillé en page 6

Les séances ont lieu tous les mercredis à 20 h. 30, à la Grande-Harmonie.
Prix d'entrée : 5 francs
Par abonnement, le prix d'entrée est réduit à 3 francs. Voir page 6.

autre, son petit triomphe. Quinze ans ont passé. Le petit de Ghelderode est devenu Monsieur de Ghelderode. Sa renommée a débordé le cadre étroit de notre pays. Dans les journaux, des critiques notoires lui consacrent des études aussi savantes qu'ennuyeuses. Cela n'est pas arrivé tout seul...

Ah! mon cher Michel-Adolphe-Adhémar! Où est le temps où, veilleur de nuit, tu portais le caban qui te venait de l'incroyable générosité du poète Verboom, lequel avait hérité du peintre Raphaël Dubois qui, à son tour, l'avait prélevé sur le corps d'un suicidé, dans la morgue d'un vague hôpital de banlieue? Alors, tu étais pauvre, bohème, anarchiste. Aujourd'hui, te voilà chevalier d'un ordre royal, archiviste communal et propriétaire. Est-il vrai que, à chaque repas, tu manges autant d'œufs de boudin et que tu lampes autant de litres de lambie?

Peut-être n'est-ce encore qu'une farce que tu te joues à toi-même? Qui nous le dira? Est-ce toi, Adhémar?... ou Adolphe?... ou Michel?

J.-B. GIBFT.

NOUVELLES fraîches et joyeuses

Voici quelques données approximatives justes sur les armements en Belgique:

Actuellement	En temps de guerre.
Fusils-mitrailleurs	1,215 2,900
Mitrailleuses	618 1,713
Canons (légers)	302 588
Canons (lourds)	112 271
Tanks	50 ?
Avions militaires	243 300

L'armée, qui compte en temps de paix 67,000 hommes, pourra en mobiliser 600,000 qui auront la veine de pouvoir participer à la prochaine dernière et de respirer les gaz inédits qui se préparent dans les laboratoires les plus perfectionnés du monde.

Le général lithuanien Kurkowsky publie un article dans le numéro de septembre de « Pan-Europa », dans lequel il parle de la guerre chimique. « Jamais et nulle part, dit Kurkowsky, un habitant des pays belligérants ne pourra se considérer en sécurité... Déjà pendant la dernière guerre la chimie disposait des gaz les plus atroces, mais ne les fabriquait qu'en quantité insuffisante; c'est la seule raison pour laquelle leurs effets furent pas plus désastreux. Ainsi, l'Allemagne, par exemple, ne pouvait assurer une production mensuelle d'ypérite supérieure à 30 ou 40 tonnes. Actuellement l'arsenal d'Edgewood aux E. U. A. peut fabriquer 100 tonnes d'ypérite par jour. Il en est de même dans les laboratoires et arsenaux des autres grands pays. On perfectionne, chaque jour, également les bombes. Actuellement, une bombe de 10 tonnes peut contenir 5 tonnes de gaz asphyxiant. On peut détruire et rendre inhabitable pendant plusieurs semaines de grandes villes comme Londres ou Paris en les « arrosant » de 150 à 200 tonnes d'ypérite. Une trentaine d'avions de bombardement suffisent pour une telle besogne. Il est impossible, conclut le général Kurkowsky, de prévoir toute la portée d'une prochaine guerre, mais rien que d'y songer est suffisant pour emplir le cœur humain de dégoût et d'horreur. » M. Z.

Les vaches d'Insull et les rayons ultra-violet

La poétesse Marie Gevers nous rappelle à l'ordre, aimablement. Elle a raison.

Mon cher Rouge et Noir,

Ne nous dites donc pas que « Les vaches d'Insull ont connu le luxe » (no 7-12-32, p. 3) parce qu'elles sont baignées aux ultra-violets et préservées des mouches!

Vous me rappelez une de mes vieilles cousines, qui me reprochait avec véhémence de donner de la farine de seigle au porc que j'engraisais, sous prétexte que « tant de pauvres petits Chinois meurent de faim, et toi, tu donnes au cochon une nourriture humaine »... j'avais beau lui assurer que la farine est indispensable au régime des porcs...

Je n'y connais pas grand-chose en élevage perfectionné, mais, je sais pourtant que beaucoup d'aveugles emploient les rayons ultra-violet pour intensifier la ponte des poules (qui ne sont pas de luxe...). La poule est ainsi vidée d'œufs en un temps bien plus court (un an, je crois) et aussitôt livrée à l'engraissement pour la consommation. On les éclaire aussi violemment la nuit (non par luxe!) mais elles croient à une nouvelle aurore, font un repas de plus en 24 heures, et pondent en proportion.

N'en doutez pas. Ce n'est pas par folie de luxe qu'Insull applique les ultra-violet à ses vaches! Ce doit être pour activer la sécrétion lactée,

et même pour l'écran électrique pare-mouche, si ces tentatives aboutissent à une manière pratique de préserver le bétail à l'abri de l'horreur des mouches, le dit Insull aura rendu un tel service à l'élevage et à la santé des petits enfants, que les millions dépensés en danses et autres stupidités de milliardaires seront vite rachetés.

Cordialement.

Marie GEVERS.

A TRAVERS LES REVUES

Signalons, bien qu'un peu tardivement, une note d'une implacable clarté, et illustrée de photographies vivantes, qui a paru, le 9 novembre, dans Vu! il s'agit du duel Herriot-Bergery, au Congrès radical de Toulouse:

«...Choc de deux politiques, de deux tempéraments, de deux générations.

Il est de tradition, dans le Parti, d'envelopper le blâme dans l'éloge.

«...Bergery dédaigne ces usages. Il y a dans son analyse « un souci d'exactitude technique, une absence de rhétorique qui plaisent à tous ceux de sa génération, indépendamment de leurs opinions ».

Herriot, lui, « se dérobe derrière un nuage de métaphores ».

« Ce nuage de métaphores, pour Edouard Herriot, ce n'est pas seulement un rempart, c'est aussi un climat où il se complait.

« Comme un voyageur sentimental décore sa chambre de chromolithographie, si grossièrement colorées soient-elles, « pour faire intime », tel le Président du Conseil, amateur de bric à brac, collectionneur de vieux pommeaux de cannes, de vieilles tabatières, de vieux mouchoirs, préfère le colifichet de l'éloquence à l'austérité de la pensée. »

Nous avons déjà signalé une nouvelle revue fort bien faite, la Correspondance International Ouvrière. On trouvera, au sommaire du 26 novembre, des notes sur l'instauration du service civi obligatoire en Allemagne, sur les problèmes de la vie au pays des dollars, sur la révolution prolétarienne « empêchée par les partis et les syndicats », et la suite d'une étude sur un certain socialisme de la bourgeoisie; celle-ci « est instruit parce qu'elle est riche, et peut toujours s'enrichir davantage parce qu'elle possède l'instruction; elle a constitué une aristocratie de l'intelligence, plébéienne que l'aristocratie nobiliaire ou l'aristocratie du capital parce que, si l'injure: « vous n'êtes pas né noble » ou: « vous n'avez pas le sou » est encore supportable, celle-ci est particulièrement méprisante et oppressive: « Vous ne savez rien, vous ne comprenez rien, vous êtes un âne, et moi,

homme intelligent, je dois vous bâter et vous conduire ».

D'où une mise en accusation des plus fervents apôtres de ce socialisme bourgeois qui « ne demande pour les ouvriers qu'un peu plus d'instruction qu'ils n'en reçoivent aujourd'hui, et ne garde les privilèges de l'instruction supérieure que pour un groupe fort restreint d'hommes ».

Notre collaborateur René Jadot introduit un débat, dans l'Etudiant socialiste (novembre) sur le problème des relations entre les intellectuels et les partis ouvriers.

Dans la revue Les Primaires (novembre): un remarquable bois de Serge Choubine et une nouvelle de M. Louis Trégaro, « Mort au champ d'honneur », soliloque du poilu terré dans un trou d'obus, sous le bombardement; pages pleines de littérature, mais qui valent par le mouvement, et leur curieuse composition.

Lire, dans l'Esprit Nouveau, organe de quelques jeunes équipes catholiques, des notes de l'abbé Leclercq, Pierre Daye, Jacques Crockaert, Raymond de Becker, Marcel Laloire, Marcel Vercurysse, A. Kimmer, etc, qui y définissent une doctrine, s'efforcent à dresser le plan d'un ordre nouveau éloigné de l'individualisme libéral autant que du collectivisme, mais basé sur le corporatisme politique, social et économique, le régionalisme, l'internationalisme.

B. I. O. S., d'autre part, « Blad van Intellectueelen voor opbouwend socialisme », née au sein du Cercle d'Etudes sociales de Gand, dégage les vérités importantes du socialisme et situe celui-ci dans l'évolution actuelle. Le numéro de décembre nous apporte les points de vue de C. Huysmans (Libéralisme en Socialisme), P. De Keyser (Vlaamsch Socialisme), H. De Vos (Heil Dinsland), H. de Man (Federalisme en Socialisme), G. Koulischer (Le socialisme et le communisme), A. Wauters (La mort du libre-échange), etc.

L'Action Européenne, fondée tout récemment, prend place à son tour parmi cette brillante série de jeunes périodiques de chez nous, entière-

ment consacrés aux idées. Ce journal est l'organe du « Bloc d'Action Européenne », qui entend apporter un cadre nouveau à la société européenne actuelle, en provoquant la réunion d'une consultante des Etats fédérés d'Europe. Au sommaire de novembre: le R. P. Rutten, Albert Guislain (Tableaux de la France), M.-H. Jaspas (le divorce entre l'Economie et la Politique), Camille Poupeye, Pierre Daye (Economie dirigée... par qui...), Frédéric Bauthier, Paul Straye, Camille Ennesch, Henry Van Leynseele; ce dernier, dans un article intitulé: « autour de la mobilisation générale russe », établit qu'un télégramme de Paléologue a été falsifié au Quai d'Orsay, et qu'un autre faux correspond à celui-là dans le livre orange tsariste. L'Action Européenne mène donc aussi campagne, courageusement, pour qu'on mette fin à l'abominable politique du mensonge; c'est encore une manifestation significative, dans ce vieux monde conformiste.

L'objection de conscience, c'est bien. L'objection de raison, c'est mieux. Ainsi s'exprime Victor Méric dans la Patrie Humaine (26 novembre), sur le cas du militant révolutionnaire Riou, réserviste condamné à huit jours de prison pour avoir refusé son fascisme de mobilisation. « non point en vertu des commandements divins, mais parce que sa raison le dresse... Un geste comme celui de Riou force la réflexion. Il ne s'agit plus de mysticisme, de non-violence, de renonciation, de concept religieux. C'est la Raison qui parle, lucide et décidée. »

Ajoutons que la peine a été infligée par le chef du bureau de recrutement, sur ordre du ministre de la Guerre! Tant d'arbitraire est stupéfiant. Victor Méric ajoute d'ailleurs:

« On est en droit de se demander ce qui peut bien justifier les décisions prises par les autorités militaires. De quel droit jette-t-on un homme libre en prison? Cet homme n'est pas soumis au service militaire actif; il n'appartient plus à la caserne. S'il a commis un délit, qu'on le juge. Mais les autorités militaires ne jugent pas, ne permettent pas qu'on se défende: elles sévissent. Il y a là un monstrueux illégitimité. » R. R.

CONTRASTES

Cette semaine, nous avons entendu à l'« Ancienne Belgique », la spacieuse et confortable Brasserie-Concert située 15, rue des Pierres (Bourse), un programme musical de choix.

Max Alexys nous avait habitude à certaines audaces en imposant au public des œuvres comme la Rhapsody in Blue et An American in Paris, de George Gershwin; dans un domaine moins révolutionnaire, il vient de nous faire entendre une œuvre de toute beauté qui n'apparaît plus que très rarement aux programmes de nos concerts classiques, c'est le Concerto de Grieg pour piano avec accompagnement d'orchestre. Le soliste, M. Charles Bouanger, premier prix du Conservatoire de Milan — que l'on a d'ailleurs déjà entendu aux concerts du Conservatoire — en a donné une interprétation nuancée, romantique et brillante à souhait. On lui a fait un gros succès et c'était mérité.

Faisant une pirouette, Max Alexys met ses gants blancs et nous présente en contraste violent quelques « jazzeries » amusantes, pleines de rythmes et de goût, puis une fantaisie humoristique particulièrement bien venue sur différentes interprétations de Je t'ai donné mon cœur. La salle, mise en joie, applaudit à tout rompre et réclame des « bis ».

Heureux talent qui nous fait passer avec autant de plaisir du sévère au plaisant et vice versa.

DANSES RYTHMIQUES

L'école Marthe Roggen organise deux récitals de danses rythmiques au Palais des Beaux-Arts. Salle de Musique de Chambre, les 18 décembre en matinée à 2 h. 30 et 20 décembre en soirée à 8 h. 30.

Aux programmes, différents à chacune des séances, exécution d'œuvres inédites. Ces récitals seront de réelles manifestations de l'art de la danse et mettront en lumière les résultats obtenus par la méthode de Mme Marthe Roggen dans un ensemble d'harmonie et de mesure, de grâce et de souplesse. Places à l'Ecole Marthe Roggen, 10, rue de Lausanne, et au Palais des Beaux-Arts.

Rubrique du bibliophile

Samedi prochain, 17 décembre, aura lieu à la Galerie Léopold, 62, rue de la Loi, à 3 heures précises, la vente de livres rares et précieux, organisée par M. Miette, libraire-expert, 8, rue du Commerce.

Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, on trouvera réunis à cette occasion, les plus rares incunables, d'admirables livres d'heures, miniatures, 113 numéros de romanesques, livres de l'enfance, manuscrits, livres modernes illustrés, etc. Signalons encore aujourd'hui une édition originale séparée très recherchée de Paul et Virginie (quatre charmantes gravures. Petit monogramme couronné sur le titre), un très bel exemplaire bien complet de toutes les eaux-fortes de la Légende d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak (cartonage d'une fraîcheur remarquable, de couleur grise, très rare), etc.

Demandez catalogue complet à M. F. Miette, libraire-expert, 8, rue du Commerce. Tél. 11.76.35



A l'Athénée

La vie n'est pas drôle tous les jours à l'Athénée royal Bruxelles où certains professeurs se distinguent par un bel esprit réactionnaire et militariste dont ils n'hésitent pas à faire montre durant leurs cours.

Les élèves sont évidemment tenus de partager les idées de leurs maîtres. Malheureusement pour ceux-ci, il y a toujours de fortes têtes. De moins est-ce ainsi qu'ils qualifient ceux qui ont le souci de penser librement.

Une de ces fortes têtes vient de subir un châtement bien mérité. Figurez-vous qu'il avait osé écrire sur un cahier d'histoire cette simple phrase: « Guerre à la guerre! » Et il avait illustré la devise en dessinant un fusil brisé.

Cette profanation, comme bien on pense, a scandalisé M. le professeur Quick (mais oui!) et l'a mis dans une rage des plus patriotiques.

Le potache audacieux et naïf a écopé tout de suite d'un jour de renvoi! C'est qu'on ne macule pas ainsi de vérités si élémentaires un livre d'Histoire tout justement.

Le jeune élève a passé son jour de renvoi à la campagne où, dans la paix des champs, il put chanter à l'aise:

La pénitence est douce...

Nous recommencerons!

Un écho pour la "Gazette"

Lors d'un meeting électoral, un partisan de la répartition des richesses avisa dans la salle un auditeur qui pouvait bien être un compare et voulut démontrer qu'on l'avait bien compris.

Hé! camarade, lui dit-il, montre au public que tu as bien compris. Supposons que tu aies deux maisons: qu'est-ce que tu fais?

Eh! bien... je t'en donne une.

Très bien. Et si tu as deux vaches: qu'est-ce que tu fais?

Eh! bien... je t'en donne une.

Parfait. Et tu as deux poules: qu'est-ce que tu fais?

Alors, l'autre, menaçant: — Oui mais attention, hein! camarade... j'ai deux poules!

Et la démonstration n'alla pas plus avant.

Signalé à la Gazette.

Les belles promesses

Maintenant que nous avons de nouveaux députés on va voir ce qu'on va voir! Pendant la campagne, ces messieurs promettaient monts et merveilles.

— Vous aurez ceci, et ceci, et ceci!
— Et encore ça, et ça, et ça!

— Ça coûte 42.000 francs, pensait chacun, mais on en aura pour son argent.

Voire! Parce qu'enfin élire un député aujourd'hui, c'est acheter un chat dans un sac!

Acheter un chat dans un sac, voilà ce qu'il ne faut jamais faire. C'est pourquoi nous vous engageons souvent à vous adresser à l'Etoile bleue, l'immuable maison de crédit où ce que l'on achète, on le contrôle avant et on le paye après. Ainsi, pas de surprises!

Emeute

Voici un écho tardif des grèves du Borinage. Durant les émeutes qui avaient lieu un peu partout dans la région minière en bien des endroits les grévistes avaient déparé les rues. C'était une manifestation comme une autre contre l'autorité qui prenait des édits souvent intempestifs.

Mais voici qu'à Jumelet où règne un bourgmestre socialiste dont les idées assurément étaient en harmonie avec celles de ses administrés, les mineurs firent de même et éventrèrent les rues.

Le bourgmestre n'y comprenait rien et jugeant que son attitude ne justifiait aucunement cette manifestation de mécontentement populaire, il en fit part à ces concitoyens avec des larmes dans la voix:

— Enfin! est-ce que vous n'avez pas confiance en moi? Pourquoi avez-vous fait cela?

A quoi l'on répondit:

— Mais oui, maître, on vous aime bien. Seulement, dans les communes voisines, on a déparé aussi. Alors, si nous on n'avait pas déparé, qu'est-ce qu'ils auraient dit, les autres!

Le joli commandeur

L'avalanche de décorations qu'on décerne à tout propos, dans le seul souci d'occuper des fonctionnaires inoccupés, réserve toujours des surprises.

C'est ainsi qu'on a communiqué récemment que M. Coty venait d'être nommé quelque chose comme commandeur de l'Ordre de Léopold!

Commandeur! d'un coup, d'un seul!

On se demande pourquoi?

Est-ce parce qu'il vend des parfums? Mais beaucoup vendent des parfums. Ou parce qu'il est directeur d'un journal ignoble? Mais beaucoup sont directeurs de journaux ignobles. Ou parce qu'il est divorcé? Mais beaucoup sont divorcés.

Ou parce qu'il ne peut payer à son ex-épouse les indemnités prévues? Mais beaucoup ne peuvent... etc. Ou parce qu'il est mégalomane? Ou parce qu'il est bête? Ou quoi? Ou quoi?

Ou quoi? Nous serions commandeurs, que

ça ne nous plairait guère! Ou bien encore, par un éclat particulier, pour discréditer à jamais d'un coup, d'un seul, toute la confrérie de tous les commandeurs?

Scandale aux Sciences et Arts

L'aventure de M. Folie, ce rond-de-cuir, poète et lauréat, que nous avons narré récemment a fort ému les milieux littéraires et, sous le manteau, tous les écrivains que nous avons rencontrés n'ont pas ménagé leurs brocards et leur indignation à l'adresse de ce fonctionnaire outrageusement lauréat. De là à l'écrire dans les publications littéraires, il y a de la marge évidemment.

Pourtant, la Revue Sincère fait largement écho à cette pitoyable affaire et conclut en ces termes:

Nous espérons que M. Maurice Lippens, qui a le coup de balai facile, fera justice des profiteurs cyniques que sont les gens-de-lettres attachés à son département. Sans une prompt répression, M. Folie, enhardi par l'impunité, réclamera sans nul doute un fauteuil à l'Académie. Il y prétend déjà, nous dit-on, dans l'intimité, ne voyant dans une élection prochaine qu'une juste rétribution des subsides dont il assure la répartition entre ses futurs électeurs. Il est temps que l'on sauve l'honneur du Ministère.

La Vierge de 5 heures

Voici que l'autre jour, à 5 heures de l'après-midi, dans la paisible commune de Beauraing, la Vierge apparut à un groupe d'enfants qui en demeurèrent assez pantois. Ils vinrent narrer à qui voulait l'entendre la scène de l'apparition et cela fit pas mal de bruit si bien que, des jours durant, dix à vingt mille pèlerins s'en furent là, à leur tour, pour voir aussi Madame la Vierge.

Ils ne virent rien du tout... que les autres pèlerins.

Ceci nous rappelle le Soleil de Minuit, ce jeu radiophonique que l'N. R. donnait, il y a peu, et dont le déroulement au micro évoquait pareillement des scènes d'hallucination collective. Lors, il y eut des auditeurs et des critiques qui ne manquèrent point de traiter l'auteur, Théo Fleischman, de poète — ce qui n'est pas bien porté partout — pour lui trouver une excuse.

Que ceux qui cherchent une explication au mystère de Beauraing, réentendent donc le Soleil de Minuit. Ou qu'ils ouvrent une enquête sur les conséquences du bourrage de crâne intensif dont les gosses ont été les innocentes victimes à la veille des élections dernières.

VAN SCHELLE TENNIS
SPORTS NATATION
10, RUE DE LOUXIM - BRUXELLES
30, AVENUE DE KEYSER - ANVERS
PING-PONG

EXPOSITIONS

LE TRAVAIL EN U. R. S. S.
Une exposition artistique et documentaire intitulée Le travail en Russie soviétique est actuellement ouverte sous les auspices de la Société pour les relations culturelles entre la Belgique et l'U. R. S. S.

Cette exposition est accessible au public: 6, rue d'Assaut, tous les jours de 10 à 15 h. et de 15 à 20 h., jusqu'au 20 décembre inclus.

EXPOSITION ANTI-MILITARISTE

Les V. O. S. (Association d'Anciens Combattants Flamands) invitent le public à l'exposition anti-militariste qu'ils organisent à la Salle Brueghel, Boul. Em. Jacquain, 37, Bruxelles, et qui sera accessible les samedi 17 décembre de 15 à 22 h., dimanche 18 décembre, de 10 à 22 h., lundi 19 décembre, de 15 à 22 h.

Cette exposition a obtenu le plus vif succès dans plusieurs localités flamandes et il est à souhaiter que l'intérêt qu'elle provoque ne soit pas moins considérable à Bruxelles.

Galerie Louis Manteau

EXPOSITION
Stobbaerts
Marcel
jusqu'au 22 décembre

De 10 à 12 et de 14 à 18 h. — Fermé le dimanche

Achetez belge!



(Lino de A. de Frenckell.)

— Chef, la maison anglaise Vickers-Armstrong nous fait des offres pour des armes de guerre.
— Je préfère me fournir à Liège, camarade.

LE DÉTECTIVE J. MEYER
 Ex-fonctionnaire de Police judiciaire
 Toutes missions privées et confidentielles à but nettement avouable. Interventions sérieuses et impeccables par personnel 1er ordre. Discretion absolue. - Tarifs honorables.
 Siège 37, rue des Palais Tél. 17.61.82

tel. 120401
bauviniel
 37 bd de Waterloo
 Porte Louvée
 transforme
 meuble
 décore

Mon Village
 Rue Auguste Orts
 RESTAURANT
 THEATRE
 CABARET
 A MIDI... vous trouverez à Mon Village un déjeuner copieux pour 9 francs et un bon vous donnant droit au même, gratuitement, le lendemain.
 LE SOIR... Mon Village vous invite à assister à ses représentations de Théâtre Folklorique, et plus spécialement bruxellois.
 Un endroit où l'on revient

TOUS VOS CLICHES
 PHOTOMECHANIQUE DE LA PRESSE
 22, rue d'Anderslecht Bruxelles, Tél. 12.60.90
 SOIN - RAPIDITE - PONCTUALITE

A LA VILLE DE LISIEUX
 Léon Legay Petite rue des Bouchers, 30
 La meilleure cuisine
 Le meilleur marché
 SES PLATS DU JOUR :
 Lundi : Mironton, 4,50; Veau printanier, 5,50.
 Mardi : Blanquette de veau, 5,00.
 Mercredi : Cassoulet, 8,00.
 Jeudi : Bœuf bourguignon, 4,50; Saucisses de Toulouse, 4,50.
 Vendredi : Poissons variés, Veau Marengo, 5,00.
 Samedi : Petite marmite, 6,50; Rognots sautés Madère, 6,00.
 Dimanche : Petit salé, 5,00; Gigot bretonne, 6,50.

VAN SCHELLE CUIR CREPE USKIDE
 Rassemblage Instantané
 48, R. DE LA MONTAGNE - 231, CH. DE WAVRE
 167, CH. DE GAND, 167

A travers l'Allemagne
 avec
Les excursions internationales de la jeunesse

De commun accord avec la Ligue Mondiale de la Jeunesse, dont les principes furent exposés ici-même, la section belge des Excursions internationales de la Jeunesse (siège: Renova, 81, Rempart Saint-Georges, à Anvers), a organisé cet été des voyages d'étrangers en Belgique et de Belges à l'étranger. La participation ne fut pas encore très grande, vu le

peu de temps qu'avait duré la propagande. Cependant les quelques voyages organisés ont laissé un heureux souvenir parmi la jeunesse qui a pu y participer et nous sommes convaincus que celle-ci fera partager son enthousiasme aux moins décidés. Des impressions de voyage d'une participante nous extrayons les lignes suivantes :

Ces impressions ne sont guère de celles que l'on se rappelle lorsqu'il faut se souvenir. Elles sont toutes fraîches, écrites près d'un beau champ de blé mûr, en face du Weser, que je devine là-bas, avec, sur ses bords, des centaines de couples de bergeronnettes et sur ses eaux de légères embarcations, s'en allant droit devant elles.

Mes impressions? Si je n'avais pas toujours été une internationaliste incorrigible, je pourrais peut-être dire aujourd'hui que je suis tout étonnée d'avoir découvert que les Allemands sont des gens tout comme les autres, avec une tête, un corps et quatre membres; qu'ils savent — chose étrange — sourire et donner leur amitié à ceux qui, pendant quatre ans, leurs furent présentés comme des ennemis. Mais je mentirais si je donnais ces impressions par trop simplistes, car je savais dans mon moi intime, celui qui est « au dessus de la mêlée », des frontières et des querelles entre politiciens qui ne sont plus en âge de « marcher », que l'Allemagne est un beau, grand pays, où l'homme des campagnes vit paisiblement, cultivant ses champs et admirant ses montagnes ou sa plaine. Pour moi, la découverte renouvelée et la joie de mon séjour ici, c'est ma foi revivifiée en la fraternité humaine et, par là même, la force de regarder avec calme l'année de travail et de crise qui vient.

Pendant quinze jours, nous avons parcouru cette paisible vallée du Weser. Partout, où nous avons fait escale, la même amabilité, touchante parfois, nous a accueillis. « Die ausländische Gruppe? » « Yes et Oui »! Et les yeux bleus nous regardaient avec un air sérieux, puis, le contact s'établissant, quelques mots de bienvenue sincère suivaient.

Nous n'avons pas senti une seule fois que nous étions l'ennemi. Non, Nous étions la jeunesse devant la jeunesse; nous venions vivre plus intensément: enrichir nos connaissances et agrandir notre cœur. Et ce fut ce sentiment de fraternité partout.

Quoique, en général, j'aie confiance en la jeunesse de nos jours, il faut

que je m'incline devant le mouvement merveilleux (qui aura sa répercussion inévitablement dans les autres pays), qui est celui de la jeunesse allemande. Ce retour à la nature, ce désir de vivre plus simplement, plus fraîchement, sont la marque non pas seulement d'une manifestation extérieure superficielle, mais d'une transformation intérieure profonde. Et cependant, aucun romantisme dans la vie en commun de cette jeunesse. Les jeunes gens n'écrivent pas des vers enflammés aux belles jeunes filles, compagnonnes de leurs routes. Ils ont mieux que ça à faire! Ils marchent, infatigablement en tenue simple, mais combien joye (je n'oublierai pas les blouses bleu d'azur et vert et les pantalons courts; d'ocre brune); ils grimpent les collines, toujours plus haut, puis sur le sommet, ils s'arrêtent, heureux d'avoir fait l'effort et chantent un de mille et un chants que la jeunesse allemande connaît. Le soir, le surcroît d'énergie que l'adolescent possède, une fois dépensé, à l'Auberge de Jeunesse, c'est le calme. On mange frugalement et l'on se couche après avoir consulté la carte pour l'étape du lendemain.

Les Auberges de Jeunesse (Jugendherbergen) sont une institution digne de cette belle jeunesse qui nous avons eu le privilège de voir ici, mais n'est-ce pas cette jeunesse elle-même qui a eu la volonté de le créer? Et je peux comprendre qu'un pays qui possède cette volonté dans ses enfants n'est pas prêt à disparaître....

Petites filles qui nous regardent passer, gamines aux cheveux d'or et aux yeux bleu de lin, est-il vrai que vos frères, nos frères, ont dû quitter ce beau pays pour aller combattre et se faire inutilement tuer dans les boues des Flandres? Cela me semble à un tel point inconcevable, que je rejette loin de moi cette pensée.

Les émis de blé se dorment au soleil. Le sens passer le vent qui légers se joue avec leurs têtes lourdes et mon cœur ne renferme qu'amour et respect pour tout ce qui vibre et vit.

I. S.

DEUX HOMMES

Réflexions sur les conférences de Malraux

Malraux a parlé avant-hier au Palais des Beaux-Arts. Hier, à la Maison du Peuple. Deux hommes. Toujours lui-même. Paradoxe Malrausien.

L'expérience pour ceux qui se préoccupent d'art oratoire ne manquait pas d'intérêt. L'orateur allait-il plier sa forme et sa pensée aux exigences de publics différents?

Avec sa vision claire et sensitive des choses, il sautait immédiatement la différence, mais chaque fois, il surévalu son public. Il surévalu d'un côté la culture ancestrale, de l'autre les huit heures de loisirs.

Il parla, aux Beaux-Arts, aux hommes de la génération de hier, aux hommes d'une civilisation qu'il imagina avoir atteint son paroxysme de raffinement épuisé.

A la Maison du Peuple, il parla aux hommes de demain, à ceux qui attendent avides, qu'on leur donne une civilisation nouvelle, peut-être par... une forme nouvelle d'assurance sociale. Mais il resta sur son plan propre, sans descendre d'une marche vers la masse.

Il parla aux Beaux-Arts comme un pur intellectuel parle à des frères rares, choisis et cocainomanes; à la Maison du Peuple comme un Homme parle parmi des Hommes, à des Hommes; et même si tout le monde ne le comprit pas, il l'écoula religieusement.

Il nous semblait évoquer dans les deux salles, des mondes différents: Vision d'un monde qui s'éteint, du soleil se couchant avec ses raffinements de demi-teintes asiatiques; vision d'un monde qui va naître, d'un soleil levant, dans sa coloration sanglante.

Et Malraux semblait entre les deux, être aux écoutes et monter la garde.

Il fut dans chacune de ces salles le Malraux des « Conquérants », avec sa force d'évocation picturale; ses images brèves et précipitées, son chaos souterrainement organisé, « érotisme et art en mor-

ceaux », pourrait-on dire en paraphrasant Pierre Daye; mais en tout cas, l'usage étonnante dont on essayait de suivre chaque goutte de lumière jusqu'au bout, sans le pouvoir, aveuglé sans cesse par des éblouissements nouvelles.

Tant qu'on a raillé des Beaux-Arts, la majorité du public sortit dérisoire de si peu d'érotisme et de tant d'intellectualisme, à la liaison du peuple, à chacune de ses phrases, on se sentait comme ces conquistadores pauvres et émerveillés de l'océan qui regardaient monter au fond de l'Océan des vagues nouvelles, et qui furent engloutis par les flots.

Comme tous ceux qui l'avaient entendu et qui cherchaient à porter un jugement sur ses discours, nous dumes abandonner le souci de juger ses paroles pour nous contenter d'un jugement sur l'individu.

Son aspect: Regard de vieillard qui a trop vu, avec un sourire d'enfant tempéré par un léger snobisme à la Philippe Lamour.

Son cerveau: « Léline et le Mouvement — Malraux et le Mouvement ».

Cette phrase — titre-de-livre — qui pourrait définir sa célébrité nous obsédait. Quelqu'un, à côté de nous, dit: une montre, mécanisme précis, l'ent-être, mais qui commande sans doute un explosif.

Mouvement: puissamment comme les vagues de la mer qui avancent en reculant sans cesse.

Mouvement: étonnant comme le battement d'un cœur d'homme gavé de classicisme et penché, affamé, sur l'avenir d'un matérialisme inquiétant.

Mouvement: nietzschéen, négateur dans son esprit, créateur dans son cœur.

Deux Hommes. Toujours lui-même. Parfaitement Malrausien.

Hélène DENIS-BOHY.

FRONT UNIQUE DES JEUNES?

Trop souvent déjà a-t-on déformé le sens de la fameuse Encyclique *Quadragesimo anno*, dont un prêtre catholique vient encore d'affirmer, dans *l'Avenir social* (octobre), qu'elle est très proche du *Manifeste communiste*!! S'il est vrai qu'un front unique des jeunes soit momentanément possible et même souhaitable (on en parle), lorsqu'il s'agit d'abattre les demi-dieux de la finance et de l'industrie et ceux du militarisme; s'il est vrai que de jeunes catholiques se présentent à nous avec un visage « révolutionnaire » et que le non-conformisme de leurs revues soit indéfinissable (*La Nouvelle Equipe*, *l'Esprit Nouveau*, *la Parole Universitaire*), il n'en reste pas moins vrai que la prudence et la circonspection sont de mises; nous n'en voulons pour preuves que ces lignes, qui constituent d'abord un loyal avertissement, que nous donne William Ugeux dans la *Parole Universitaire* (novembre): « Le grand danger révolutionnaire, pour notre confédération (M. Robert Valléry-Radot), était dans ces idées de gauche auxquelles quelques audacieux prétendent que l'Eglise ne marque pas sa réprobation, voire même qu'elle n'est pas loin de les approuver. Et d'invoquer abondamment l'admirable encyclique *Mirari vos...*, en oubliant les encycliques qui l'ont suivie. Qu'on permette ici à une jeune socialiste, qui fut amené à prendre position en 1929, lorsque Yvan Lenain, directeur de la *Nouvelle Equipe*, sortit sa retentissante plaquette: « Notre équipe et le forfait des catholiques », qu'on lui permette de rappeler que telles lacunes, qui mutilaient la serene pensée de Lenain, nous agaçaient et nous mettaient en méfiance. Pour nous des jeunes gens « révolutionnaires de tradi-

tion catholique », qui déclaraient délaissier la politique et proclamaient, avec Maritain, la primauté du spirituel, auraient-ils dans leur revue une chronique consacrée à la jeunesse fasciste — cette jeunesse belliqueuse d'Anteuropa et dont on sait comment elle est menée — plutôt que d'étudier ce que devenait l'homme dans ce monde nouveau?

Dès lors, avions-nous tort de dénoncer, à propos de « notre équipe et le forfait des catholiques », le propre forfait d'Yvan Lenain? Avions-nous tort d'écrire: « Yvan Lenain n'ira pas, ne peut pas, n'a pas la force d'aller jusqu'à une rupture avec le parti catholique. La Nouvelle Equipe a du mot révolutionnaire une conception tout à fait sentimentale? » Avons-nous tort de le répéter, aujourd'hui, que Lenain lance un appel à peine déguisé en faveur d'un front unique des jeunes entre qui s'est créée une communauté d'aspirations?

Enfin, il nous plaît assez de reproduire, en manière de conclusion, quelques lignes de la fameuse Encyclique qu'on a si superficiellement lue, quelques lignes définitives; le comte de Broqueville les a rappelées lors du meeting de « Patria », à Bruxelles, le 22 novembre, — sachons lui gré d'avoir dissipé toute équivoque en citant l'excommunication majeure qui a été prononcée par le Pape Pie XI, et que ce texte, au moins nous épargne de dangereuses illusions:

« Le socialisme ne peut se concilier avec les principes de l'Eglise catholique, car sa conception de la société est on ne peut plus contraire à la vérité chrétienne... Il repose sur une théorie de la société qui lui est propre, et qui est inconciliable avec le christianisme. » Robert RADELET.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Elections à l'Académie Picard.
 Pour compléter ses cadres, la Libre Académie de Belgique (Fondation Edmond Picard) a élu trois nouveaux membres: MM. Henri de Man (15 voix), Michel de Ghelderode (7 voix), Henri Vandeputte (7 voix).

OOO *La Nervie*, l'aimable revue d'Emile Lecomte, qui se spécialise dans l'édition de numéros spéciaux généralement fort variés, annonce la parution de trois nouvelles publications consacrées à Franz Hellens, à Pierre Daye, et à Marie Gevers. Ces numéros sont en souscription au prix de 10 francs chaque au C. C. P. 861.83 d'Emile Lecomte, à Braine-le-Comte.

OOO Crés n'est pas en faillite.
 Tout récemment, à propos de la mise en vente de certains livres des éditions de Fourcade, nous écrivions que « Après Crés, la maison d'édition Fourcade a fait faillite pour avoir mis en vente de trop bonne littérature. »

Notre information est heureusement erronée en ce qui concerne les Editions Crés qui nous écrivent: « Encore qu'elle soit conçue en termes sympathiques pour notre maison, cette note risque d'avoir pour nous des conséquences fâcheuses au point de vue commercial. »

» Nous ne sommes pas en faillite. Ayant déposé notre bilan, nous avons été admis au bénéfice de la liquidation judiciaire. Un concordat sera proposé prochainement et la Société poursuit son exploitation. Il n'y a donc aucune crainte de voir nos éditions soldées. Au contraire, notre programme d'éditions sera poursuivi régulièrement dès février prochain. »

De dont, faut-il le dire, nous nous réjouissons vivement.

OOO Dans le *Larousse mensuel illustré* de décembre, notre compatriote E. Ewbank trace un tableau de la littérature belge d'expression française, depuis le début du XX^e siècle. Notre critique parle même des surréalistes, mais tenez-vous bien: Les surréalistes sont représentés par Georges Linze, chef du groupe Anthologie, Pierre Bourgeois (la Foi dans le doute, Roman-

tisme à toi, *Nouvelles compositions lyriques*). Léon Chenoy, Robert Vivier (*Déclatantes*), et René Verboom, l'extraordinaire évocateur de la Courbe ardente...

Dès lors, pourquoi Racine ne serait-il pas un grand poète dadaïste et Dante, l'inventeur du futurisme?
 Triste, tout simplement!!

OOO *Monde* donne, dans son numéro du 3 décembre 1932, une étude documentée sur l'œuvre de Galsworthy Prix Nobel 1932.

OOO *Le Journal des Poètes* imprime de scandaleuses épithètes d'un certain Nigonce Fluti. Voici ce qu'écrivit ce mauvais plaisant sur Paul Valéry:

« Dans l'obscurité git Paul Valéry
 Comme il sait garder le genre qu'il prit... »
 Et sur la contesse de Noailles:
 « Ci-git la contesse de Noailles...
 C'est pour cela que le sol bâille... »
 Affreux! affreux!

OOO Le Prix Goncourt a été attribué à M. Guy Mazeline pour son roman *Les loups*.

Le Prix Théophraste Renaudot a été attribué à M. Louis Ferdinand Céline pour son livre *Voyage au bout de la nuit*.

Le Prix Fémina-Vie heureuse a été décerné cette année à Ramon Fernandez pour son premier roman *Le Pari*, Ramon Fernandez est né à Paris en 1894. Il a publié en 1926 un recueil de critiques littéraires: *Messages*, en 1928, une étude sur la personnalité et, l'an dernier, un *Molière* qui fut très remarqué.

OOO Les Goncourt ont attribué leur prix annuel à M. Guy Mazeline pour son roman: *Les loups*. Guy Mazeline était au dernier moment en compétition avec M. Louis-Ferdinand Céline, l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* dont notre ami Charles Plisnier a longuement loué dans son feuilleton la grandeur et la puissance. Les Goncourt, il faut en convenir, pouvaient difficilement couronner une œuvre d'un accent aussi dur, d'un esprit aussi peu conformiste, d'une

langue aussi neuve et si insolite.
 Les journalistes littéraires ont donné à M. Louis-Ferdinand Céline une révérence éclatante en lui attribuant le prix Théophraste Renaudot.

OOO *La pensée française en action*: — Songez aux « Actualités », aux reliefs de majesté qu'exige la foule. Mussolini a compris cela. Nous, nous n'avons qu'une République sans armée, sans arme, sans cachet. Songez que le Président n'a même pas d'uniforme. Il devrait en avoir un... du panache et encore du panache... (Cécile SOREL, dans *l'Intran.*)

OOO Parlant de la sculpture française dans les *Nouvelles Littéraires* Paul Fierens déclare: Elle n'a cessé, de l'époque romane à nos jours, de parcourir tout le clavier des émotions humaines et d'user de tous les moyens en son pouvoir pour exprimer tantôt la beauté comme abstraite des corps — et surtout des corps féminins — que l'imagination des poètes portait en elle, tantôt la palpitation des chairs, tantôt les formes de la pensée religieuse, dogmatisme et mysticisme, tantôt les plus fines nuances de la psychologie. »

OOO Un inédit de Vallés.
 La librairie Gallimard publie *Le gentilhomme retrouvé*, roman par Jules Vallés. Ce roman paraît pour la première fois en librairie. Il fut publié en feuilleton par le *National* en septembre-octobre 1869. Il est assez peu connu: et la plupart des biographes de l'auteur l'ont ignoré.

OOO L.-F. Céline, l'auteur de cet admirable *Voyage au bout de la nuit*, est un personnage insaisissable. *Marianne*, qui fait paraître en première page la tête des principaux candidats au prix Goncourt, n'a pas réussi à lui arracher sa photographie. Par contre, son collaborateur Roger Gallois a rassemblé quelques traits de cette existence peu banale. En voici l'essentiel: Louis Céline est né à Asnières, en mai 1894. Sa mère était modiste dans la banlieue, son père avait quitté l'enseignement pour les chemins de fer. Ils étaient pauvres. A 12 ans, Louis Céline travaillait

dans une fabrique de rubans. Il fit une quinzaine de métiers, dont celui de livreur et celui de représentant de commerce. Il fut dressé très tôt. En 1914, il eut la médaille militaire, il fut réformé, il partit en Afrique comme agent d'une compagnie forestière, il vit ainsi l'Afrique sociale des aventuriers de Conrad, il devait la revoir dans des conditions bien différentes comme médecin chargé de mission par la Fondation Rockefeller.

Il est médecin dans un dispensaire de la banlieue parisienne. Il s'occupe de ses malades et non point des courriéristes, en quoi il diffère de nombreux médecins. Quand il a fini son travail il écrit avec lenteur ses gros ouvrages qu'il semble dicter d'un seul coup et qu'indéfiniment il ratue: car il faut beaucoup de travail pour que la sonorité de la voix humaine se retrouve dans les livres d'un auteur. Le *Voyage au bout de la nuit* a coûté 50.000 pages de manuscrit. Le prochain ouvrage coûtera encore plus de peine et d'efforts. L'auteur n'imagine pas qu'il puisse le faire paraître avant 1938.

OOO *Le droit de critique*: Un jugement intéressant.

« ...Le fait de critiquer la mauvaise organisation d'un spectacle ou le peu d'intérêt qu'il présente, même bruyamment, peut être assimilé à l'exercice du droit de critique et la manifestation de ce mécontentement n'autorise pas le directeur d'une salle de spectacle à refuser l'entrée de son établissement, en arguant qu'une telle présence pourrait apporter un trouble nuisible à la bonne harmonie du spectacle. »

OOO En Angleterre, l'œuvre de Galsworthy comprise sous le titre général *Vorsyte Saga*, englobe les volumes suivants:

Le Propriétaire; L'été indien d'un Vorsyte; Aux Agnets; Eveil; A louer; Le singe blanc; La cuiller d'argent; Le chant du cygne. Elle comporte en outre les romans intitulés: *La fleur sombre; Le Domaine; Fraternité; Le Patricien*, et une pièce de théâtre: *Loyauté.* Ont été traduits en France et publiés chez Calmann-Lévy, éditeurs: *La fleur sombre; Le do-*

maine; Fraternité; Le Patricien; Le propriétaire; Aux agnets; A louer; Loyauté.

OOO *Proverbes populaires arabes.*
 Le poète Ahmed Rassin nous a fait parvenir un recueil de plus de trois cents proverbes arabes d'un intérêt tant poétique que folklorique.

Ce sont de ces raccourcis en lesquels, comme l'écrit E.-J. Finbert, « ont abouti et se sont cristallisés des siècles de sagesse et de savoir. »

En voici quelques-uns:
 Portrait de poète: Il ressemble au coq; il se nourrit de crottin et chante à la lune.

Celui qui se mêle des affaires des autres: Celui qui s'insinue entre l'oignon et son écorce ne peut en sortir qu'imprégné de son odeur.
 L'homme médiocre: De son entresol il importune le derrière de ceux qui sont en haut et peic au visage de ceux qui sont en dessous.

Une certaine femme: Ce n'est qu'après avoir été violée par le dixième qu'elle criera au secours.
 Et pour désigner l'homme qui a faim: Le poisson de son ventre gazouillent.

OOO Dans *Marianne*, Ramon Fernandez parle de *Parti de Liverpool*, de Peisson. Après un court parallèle entre l'auteur de *Hans le Marin*, et Conrad, il résume ce livre admirable. « *Le récit du naufrage*, écrit-il, a le mérite d'être à la fois rapide, haletant et parfaitement compréhensible. Les pages où l'on nous décrit la dernière tournée du capitaine en second dans le paquebot craquant de toutes parts sont d'une réelle et touchante beauté. Il manque à ce naufrage, comme du reste à l'ensemble du livre, une peinture vivante des passagers. On ne voit pas, on ne sent pas cette foule luxueuse qui encombre le caravansérail flottant et pour qui se gaspillent tant de folie et tant d'héroïsme. »

OOO Le jury de littérature de la commune d'Uccle a décerné le Prix de littérature française à M. D.-J. D'Orbaix, pour son ouvrage *Les Ciels perdus*, et le Prix de littérature flamande à M. Ernest Claes, pour ses deux livres *De Heiligen van Sichen* et *De Geschiedenis van Black*. Ces deux prix ont chacun une valeur de 5.000 francs.
 LES CHASSEURS DE CHEVELURES.

La vie des lettres

Romans

THOMAS MANN. — *Maroi et le Magicien*. (Ed. Stock, Paris.)

L'art de la nouvelle se perd, s'il n'est déjà perdu. On ne sait en vertu de quel axiome, beaucoup trop d'écrivains ont décrié que l'article « nouvelles » ne se vend pas et ne consentent, à regret, qu'à publier celles des écrivains étrangers. Pourtant, si le roman exige une longueur, une matière, une épaisseur spirituelle, dirions-nous, nécessaires pour imposer son monde et nous permettre de le quitter à loisir pour y revenir ensuite, le plaisir que peut donner une œuvre courte, où la vie se donne volontairement des limites étroites, dans le temps, dans le héros, ce plaisir peut être d'une qualité aussi rare que le dépassement que favorise la longue matière romanesque. La vie elle-même, brassant les destinées et les accrochant les unes aux autres (c'est le roman, en somme) se donne parfois la fantaisie de jeter une lueur éphémère dans un tableau sans intérêt. Cette lueur est la matière de la nouvelle.

Aussi doit-on louer la Maison Stock de s'attacher à révéler une œuvre de passage de Thomas Mann dont la *Montagne Magique* est considérée par Jaloux, et à juste titre, comme un des sommets du roman de notre époque. Nous y voyons s'agiter, au cours d'une soirée, un être étrange, prestidigitateur et hypnotiseur qui, dans une petite plage italienne, soumet, pour quelques heures, les spectateurs aux lois de sa force mystérieuse. Il ne manque pas d'exciter en nous une certaine répugnance, et à la suite du conteur. Puis il s'écroule, comme une baudouche dégonflée, lorsqu'un garçon de café, poussé à bout, le tue à bout portant.

Tout ce que cet épisode passager peut avoir de violence secrète, Thomas Mann nous le communique avec l'allure rapide nécessitée par la nouvelle. Il faut lire ce petit livre. Il est d'une puissance à laquelle on ne résiste guère.

George ADAM.

H.-O. HENEL. — *L'Amour derrière les barreaux*, traduit de l'allemand par René Bétemps. (Ed. Montaigne, Paris.)

Voici des variations sur le mot « amour ». Voici un livre mal fait, mal écrit, mal traduit. Un monstre de livre, fait de nouvelles monstrueuses. Un livre de guerre pour le surplus. Mais qui, plus que tout autre, trouve dans le cœur de l'homme de profondes résonances et y éveille toutes les images des « maladies contagieuses, des familles ébranlées, de l'amour sali, des enfants pourris ».

C'est ici qu'on atteint à la plus profonde misère des hommes, quand il n'y a plus d'amour. La civilisation est abolie. Nous sommes dans un climat où un soldat peut expliquer pourquoi des soldats en sont réduits à violer les femmes, à attenter à la pudeur des enfants, pourquoi des hommes bons deviennent des stupides ou des assassins. C'est l'aspect le plus terrible de la guerre, et qui, dit l'auteur, fait rejeter dans le coin le plus sombre des bibliothèques toute histoire des civilisations de race blanche, éditée en 1914, avec le concours des universités.

On doit lire ce livre malveillant.

Robert RADELET.

Janine MAY. — *La jeune fille au masque*. (Ed. Denoël et Steele, Paris.)

Je pense que l'on ne peut plus guère accorder de créance au roman psychologique, du type *Le livre comme Claire*, de M. Jacques Chardonne, à qui l'Académie vient de décerner le Grand Prix du Roman, montre bien à quelle impasse, à quels retournements sur soi-même, peut mener la pou-

suite d'une ligne qui débute avec la *Princesse de Clèves* pour se terminer majestueusement, et quoi que l'on essaye encore aujourd'hui, avec l'œuvre monumentale de Proust.

C'est pourquoi la *Jeune fille au masque*, qui s'ajuste de soi-même dans ce compartiment de l'art romanesque, ne peut faire autre chose que nous ennuyer. Je m'en voudrais, naturellement, de ne pas signaler les brillantes qualités de composition, d'écriture et la discrétion de bon aloi que l'on trouve dans le roman de Mme Janine May. Tout cela importe peu au fond, et le jeu n'en vaut certes pas la chandelle. L'art littéraire, si plein de virtuosité soit-il, n'en reste pas moins de l'odieuse littérature.

Je ne trouve pas, dans le renversement du thème de Phèdre (il s'agit ici d'un homme, amoureux de la fille que sa femme a eue d'un premier lit), les développements et les perspectives nécessaires pour renouveler un pareil sujet. On voudrait, tout au moins, que les héros de l'action (bien mince, d'ailleurs) nous révèlent un angle nouveau du cœur humain. Et puisqu'ils sont Américains, qu'ils ne soient pas seulement sur le papier et possèdent certains caractères propres.

La *Jeune fille au masque* est un livre qui ne valait pas la peine d'être publié.

George ADAM.

Charles CASAMATTA. — *Le maire ou le bandit*. (Nouvelles Editions Argo, Paris.)

Voici un livre attachant par l'atmosphère du milieu décrit: il s'agit de la Corse, de ses bandits et de la vie toute spéciale dont ceux-ci constituent le centre. En ce moment où l'image de Spada est loin de s'effacer, cette œuvre n'est pas faite pour déplaire. Malheureusement tout se situe sur un même plan: aucun recul; un même angle de prises de vues qui fatigue; une grande confusion dans le montage.

Il faudrait cependant souligner quelques pages où le drame et l'humour atteignent je ne sais quoi de permanent.

E. V.

François DENIS. — *Tu appartiens à la terre*. (Renaissance du livre.)

C'est l'avis, du moins, de M. François Denis, qui fait, avouons-le, de louables efforts pour nous en convaincre.

Ce qui n'excuse rien, d'ailleurs.

T.

Maurice BUTAYE. — *L'enfant de lumière*. (Ed. de Belgique, Bruxelles.)

Roman mi-pastoral, mi-colonial, qui relate les exaltations et les amertumes d'un jeune campagnard devenu missionnaire malgré l'opposition paternelle, et dont l'âme est partagée entre les élans de la foi et les tourments de la nostalgie. D'excellentes analyses de la psychologie paysanne alternent avec des descriptions très bien documentées des mœurs congolaises. L'écriture est fine et poétique.

Essais

Georges ROUX. — *La légende de César*. (Stock.)

Autour de la figure centrale de César, dont la biographie est retracée avec précision, et dans le style alerte et élégant des « vies romanesques », Georges Roux a surtout étudié le passage de la République romaine à l'Empire. Il a recherché la raison profonde de la chute de la République et de l'avènement d'une dictature. Dictature d'ailleurs non point réactionnaire, mais bien, comme nous dirions, une dictature de « gauche ». Voilà la véritable « légende de César ». Cet exemple histo-

rique est d'autant plus frappant que cette Rome d'il y a deux mille ans présente d'étranges points communs avec notre Europe d'aujourd'hui.

A. Z.

Jean SCHOONJANS. — *L'Inquisition*. (Edu de la Cité chrétienne, Bruxelles.)

L'Inquisition est un chapitre de l'histoire du catholicisme à propos duquel on n'a pas cessé de demander des explications à la pensée catholique. Celles que nous apporte M. Schoonjans, malgré leur franchise, leur hardiesse, leur indiscutable souci de vérité historique, ne m'ont pas convaincu de la légitimité de la manière de non-lieu qu'il réclame pour l'Eglise. Que les Papes, tout en maintenant leur droit de conserver le dépôt de la foi à l'abri de toute altération, ont toujours usé de leurs pouvoirs pour modérer le zèle des inquisiteurs, je veux bien le croire, mais il reste, et c'est un fait que M. Schoonjans ne conteste pas, qu'ils ont donné licence aux desseins politiques de rois. (Charles-Quint, Philippe II en Espagne et aux Pays-Bas; Henri II en France.)

Sans doute, il a toujours répugné à l'Eglise de condamner à mort. Elle confiait cette vilaine besogne au pouvoir séculier. Elle a trouvé ainsi un expédient providentiel pour rester fidèle aux principes de sa doctrine et tout à la fois se débarrasser des hérétiques. Mais qui ne voit la duplicité de cette politique?

A plusieurs endroits de son livre, M. Schoonjans prend soin de nous montrer qu'en leur temps les méfaits de l'Inquisition furent, somme toute, peu de chose à côté du mépris que l'on professa pour la vie humaine. Au surplus, il convient qu'il y eut d'incontestables excès, que les procès n'étaient pas instruits, que les témoins étaient l'objet de pressions incommensurables, que, sous Philippe II la procédure fut plus expéditive encore, si bien que le midi de l'Espagne fut, après quelques années d'Inquisition, absolument dépeuplé, qu'enfin la venue du duc d'Albe en Brabant se traduisait par 100.000 émigrations, 8.000 condamnations à mort, la dévastation des provinces belges.

A dire le vrai, M. Schoonjans n'est pas d'artifices. Son étude a un grand air d'honnêteté. Et ce qui plus est en l'occurrence, on y sent partout la marque d'une profonde connaissance des époques étudiées, de leurs mœurs, du folklore, des publications officielles, de tout ce qui s'écrivait et se disait.

Pour moi, le véritable visage de l'Inquisition, sa signification historique apparaissent dans cette phrase que Philippe II écrivit à Marguerite de Parme lorsqu'il lui recommanda d'être impitoyable contre les hérésies: « ...L'expérience des choses passées montre que le changement de religion ne se fait sans que conjointement ne se fasse également en la réplique et que souvent les pauvres et gens oisifs et vagabonds prennent cette couleur pour envahir les biens des riches... »

Ainsi apparaît tout à coup le côté social, sous-jacent à ces luttes religieuses. Par ailleurs, M. Schoonjans le reconnaît d'une manière plus explicite encore. « Malheureusement l'ouvrier, écrit-il, en raison de sa condition précaire, est très disposé à adopter cette doctrine qui idéalise la révolte et la souffrance; au fond, le Calvinisme est pour eux une première forme de prolétariat socialiste. »

Ce qui jette un jour nouveau sur le problème des guerres de religion.

A. A.

Poésie

Joseph SCHETTER. — *Le Pont fleuri*. (Edit. Gillet-Jacques, Liège.)

Il est bien malheureux que tant de médiocres poètes soient de si braves garçons. Car on ne manque pas d'éprouver quelque-

gène à leur dire la vérité. Pourquoi donc ne se lancent-ils pas dans une profession moins dangereuse? Ils auraient tout au moins notre estime. Ainsi, à l'heure présente, notre Gouvernement demande des gendarmes...

Je pensais à ceci en essayant de lire un recueil de vers, « *Le Pont Fleuri* », de Joseph Schetter, où l'on trouve, à chaque page, d'aimables nullités de ce genre:

« Et tandis que le vent hurle partout sa haine, En révant au soleil, je mordille ma peine. »

On éprouve, par de tels livres, une tristesse assez grande de voir la poésie tombée aussi bas. Puis, pour peu que l'on sache réagir, tout tourne à la joie devant le comique de premier ordre de ces efforts. Sans doute, Joseph Schetter est-il plein de la bonne volonté des incapables, mais je ne croyais pas qu'il aurait été possible d'accumuler, en aussi peu de pages, tant de lieux communs à mausculures, à propos de l'Eternité, de la Nuit, de la Lune, de l'Automne.

Ceci ne l'empêchera d'ailleurs en rien de recommencer à la première occasion.

G. A.

Théâtre

Joseph SCHULSINGER. — *La génuflexion d'Aléno*, drame en trois actes. (Librairie Lipschutz, Paris.)

Non pas un drame historique, mais « la synthèse d'un martyrologe deux fois millénaire », ainsi s'exprime l'auteur.

C'est une pièce pleine d'inquiétude et d'une grande vérité. Mais on digère mal ces « bondieuseries » rattachées par trop de ficelles empruntées à l'oraison.

E. V.

Lisez :

“PREPARATION”

Revue mensuelle d'études sociales du Syndicat des Dessinateurs, Ingénieurs, Techniciens.

ABONNEMENTS :

6 mois 15 francs
Compte chèques n° 329.121
De Brucc — Uelle

En vente :

aux Editions Labor et Publications Internationales; à l'Eglantine; chez La-deuze.

L'ÉGLANTINE

Tél. 12.59.12

20, rue de Lengentier
BRUXELLES
C. C. P. 990.93

Viennent de paraître :

POUR LIRE EN PARACHUTE, par Jean Dess ... fr. 18.—
DE L'ANARCHIE AU T. S. SACREMENT, journal d'un snob, par Paul Bay 15.—
LE ROMAN DU RENARD, version nouvelle d'Eug. de Seyn (illustrations d'après des estampes anciennes)... .. 18.—
BRUXELLES, ATMOSPHERE 10-32, par Albert Guislain (illustrations d'après la photographie) 40.—
SYNTHESE D'ANVERS, par Roger Avermaets (illustrations d'après la photographie)... .. 35.—
NATIONALISME ET SOCIALISME, par Henri De Man (cahier d'Equilibres)... .. 12.—

LES IDÉES ET LES LIVRES

VILLE CONQUISE

par Victor Serge

(Editions Rieder)

A ceux qui croient volontiers que la révolution est une idylle où le pouvoir descend comme une bénédiction dans les mains des meilleurs; à ceux qui ont un grand amour de la justice mais une horreur au moins aussi grande du sang et ne veulent point s'apercevoir que l'un est le prix de l'autre; à ceux qui mettent au-dessus de tout la liberté, veulent qu'on se confie à la perfection de l'homme et ne jugent rien de plus haïssable en soi que la dictature: je voudrais demander de lire le livre de Victor Serge.

Ville conquise, Leningrad dans les années vingt. Une sorte d'île de misère, de désolation, de cauchemar, de famine. Où est le monde? Par dessus des fils de fer barbelés, des plaines de neige et de glace, et de ces distances parsemées de routes défoncées, de rails déboulonnés, il ne vient que la rumeur d'une haine inhumaine. Où est même la Russie? Le pouvoir d'état a dû se retrancher à Moscou. Il se débat à coups de décrets, de perquisitions, de discours, de fusillades, de radios, de notes diplomatiques, de mitraillades, contre l'encerclement du monde, les vieux mythes de la démocratie, de la justice, de la civilisation, contre les espions de l'Entente et des bandits blancs; contre les faussaires, les

spéculateurs, les paysans qui cachent leur blé, les bourgeois qui savent leurs vignettes; contre le froid mortel.

Il ne faut plus compter sur aucun secours. Chaque ville a à tenir contre sa propre destinée, son propre malheur. Elle doit faire front toute seule contre les ennemis qui sont devant elle, autour d'elle, en elle. Un seul mot d'ordre: tenir. Tenir un jour de plus, c'est un miracle. Tout craque. Sur la place Owrilsky, à l'hôtel Astoria où siège l'état-major de la révolution, dans les vieux salons d'ancien régime, au milieu des beaux tapis, des belles lumières, de la bonne chaleur de chauffage central, les commissaires, les communistes, les fonctionnaires de la guerre civile, courbés sur les téléphones, reçoivent les nouvelles des désastres, donnent des ordres. Perquisitions. Arrestations. On désarme des ouvriers que le froid, la misère, le désespoir, quelque part ont rendus fous. Il faut déjouer ce complot, ici; là, fusiller ces spéculateurs qui jouent à la hausse sur le malheur populaire. Tout craque. Tenir! Les wagons de vivres arrivent pillés: on distribue en hareng, cent grammes de pain. Du charbon? Quel mythe! Dans les vieux noëls on brûle le plancher des chambres, les meubles anciens de ci-devant. Les machines sont détra-

quées les usines affamées se mettent en grève. Comment arrêter cette nouvelle débâcle? Voici l'armée blanche aux portes. On mobilise les bourgeois pour creuser dans les rues, autour des ponts de la Néva, ces dernières tranchées où demain mourront des communistes.

Il faut tenir. On tient. On meurt. Tout s'en va. La République est assaillie à l'Est, au Sud, au Nord. Leningrad va être abandonnée aux mercenaires du capitalisme qui viennent rétablir l'ordre et la culture en fusillant les ouvriers deux fois sacristifiés. C'est alors que Trotsky arrive avec ses cavaliers bachkires... Pile ou face? La chance change de camp. Les agences de Riga qui envoyaient à tous les journaux du monde, des radios triomphantes: « Saint-Petersbourg est prise », tremblent de fièvre. Il faut tenir. Leningrad tient. Tout est à recommencer.

Dans ce chaos, des hommes, des femmes, des ouvriers brûlés par la guerre, de petites intellectuelles blondes qui tracent des devises stoïciennes sur leur papier, des anarchistes devenus fous d'idéalisme qui tirent dans le dos de leurs frères, des paysans de l'Oural qui, ne sachant pas lire, meurent pour la civilisation du monde, des innocents qu'on tue, qu'on fait tuer, qu'on laisse tuer parce que le symbole de leur sang est plus utile que leur vie. Rvilk, Arkadi et Xénia, Yégor et Danil...

Victor Serge n'a pas inventé tout cela. Si l'on pouvait faire un reproche à son livre ce serait d'être moins un roman qu'un récit à quoi il suffirait de changer ou de rétablir quel-

ques noms pour qu'il devint de la pure histoire.

C'est qu'il a été de ces hommes dont il parle qu, pendant les dures « années noires » étaient à chaque seconde à deux doigts de la mort et vivaient de cent grammes de pain noir, d'un hareng, — exposés à la haine des ci-devant et parfois des ouvriers qui ne reconnaissent pas toujours leurs vrais frères, à la jalousie des fonctionnaires du nouvel état. Et à se donner ainsi à l'horrible discipline de la révolution, à avoir plus de mérite que tant d'autres: il était, en effet, de ceux qui formés à l'école libertaire essent pu se révolter contre la dictature et jouer tristement les Makhno. Mais il avait pour cela une lucidité trop grande, une intelligence trop profonde, et un trop grand courage, — ce courage terrible qui, s'il faut frapper, n'hésite même pas devant les siens. Aussi, — on le sent bien aujourd'hui à travers ces pages: un trop grand lyrisme, capable de transfigurer, à ses propres yeux, au moment qu'il les subissait jusqu'à la mort, sa misère et son sacrifice.

Ce qu'il fit après ces moments-là, ce qu'il devint, cela n'a point d'intérêt ici. Ceux-là le savent qui ont vécu depuis quatorze ans, en Occident comme en Russie, le drame révolutionnaire. Sachons que jamais cette dure âme ne fléchit et qu'il n'eût pas moins de fermeté à résister aux abus du pouvoir, qu'il n'en avait eu à le défendre au temps où il menaçait de sombrer. Il y fallait peut-être plus d'héroïsme.

Quand l'Entente et ses mercenaires furent rejetés au delà des frontières, que la terre russe fut net-

toyée et nette, Victor Serge reprit son travail et ses livres. Nous eûmes ces témoignages profonds et chauds: L'An I de la Révolution russe, Naissance de notre force. Nous eûmes cette admirable essai: Littérature et Révolution dont j'ai dit naguère ici-même que je le tenais pour une œuvre parfaite.

Que Ville conquise soit son livre maître, c'est ce que je crois.

De cette fournaise, de cette misère, de ce creuset, — la révolution — il était impossible faire jaillir un récit plus beau, d'un accent plus sûr et plus déchirant.

Quelle lucidité sans miséricorde, qui frappe jusqu'aux amis, aux frères, qui frappe jusqu'à soi-même! Et en même temps quelle pitié du cœur, quelle compréhension de ce qui reste interdit à l'intelligence! Et quelle soumission à la vérité, à la vie! Quel lyrisme! Et quelle flamme! Nous atteignons ici les sources profondes des mouvements qui brassent l'humanité et ces sources sont dans l'homme.

Que louer le plus? Cette frappe, cet art qui fait éclater en pleine lumière, comme une médaille nue, un paysage de débâcle, un geste, une atmosphère, un état d'âme? Ou cette langue d'une pureté aérienne, cristalline, qui parfois, tant elle joue avec sûreté, fait penser à Giraudoux, l'un des plus raffinés parmi les stylistes français? Ou ce souffle qui brasse tout, emporte tout, et vous dit, pour ainsi dire la vie à la face? Ou cette poésie qui ne se dément pas et qui réalise cette manière de miracle, respecter à la fois et transfigurer tout ce qu'elle touche.

Charles PLISNIER.

LE CINEMA

La messe du cinéma

Dimanche, on nous avait donné rendez-vous à l'église des R. P. Dominicains, de l'avenue de la Renaissance. Parfaitement. Et même pour assister à une « messe du cinéma » — ce qui ne laisse pas tout d'abord de surprendre, si l'on songe aux vituperations dont les meilleurs doyens de l'église n'ont guère cessé, jusqu'à ces derniers temps, d'accabler du haut de la chaire les suppôts du septième art. Mais il fallait bien se mettre à la page, n'est-ce pas, tout au moins à l'occasion de cette semaine du cinéma, et ne pas se montrer désormais plus catholique que Montalembert ou Lacordaire.

C'est alors que, les chaises casées et les orgues au repos, le P. Loslever, spécialiste de son ordre en ces questions épineuses de théâtre, prononce plutôt que le requiescant des membres défunts de l'A.P.P.C.B. (1) à l'intention desquels la messe était célébrée, un éloge discret de l'art cinématographique et de l'excellente besogne des critiques laïques intrusants.

« Mes frères » alternait avec « Messieurs ». Ah! l'habile homme que ce jeune homme. Car il n'est point vieux comme les orateurs sacrés de nos manuels, le P. Loslever, ni tonitruant à l'image de P. Henuse — une jésuite, celui-ci — et il se souciait à peine, en ce moment, de faire un sermon — « Mes frères, loin de condamner le cinéma je veux prendre sa défense... »

Ceci dit, peut-être, pour les habitués du dimanche matin qui remplissaient le milieu de l'église et se permettaient bien, là-dessus, un film « ...no admis » l'après-midi.

« ...Car de soi, le cinéma est un merveilleux agent de civilisation, et la somme de bien qu'il y a dans le ventre finira certainement par dépasser le somme de mal qui alourdit encore son essor, à l'heure présente. Mes frères, je crois à l'avenir profond de ce cinéma, qui est une formule nouvelle de l'art du spectacle... »

Dix minutes plus tard, le P. Loslever disparaissait sans autre éclat, comme il était venu.

Les mots devinrent ensuite, sous les voûtes, de la musique — de la « belle » musique, un peu froide à cet endroit, mais qui venait en bonne place sur le programme, après l'introduction critique. D'une sépulture voix de basse, M. Maurice de Groote entonna lentement, accompagné sur toute la largeur du jubé par les orgues et un orchestre symphonique, le Quid sum miser de Jongen. Mais l'auditoire qui demeurait distrait et un peu figé, s'agitait à peine, sans doute, et sa voix, et les vives sarravantes dosés de Haendel, de Mendelssohn, des vieux noëls de Franck Büsser qui suivirent...

Un petit bruit courut, qui réchauffa tout le monde: — C'est Marcelle Chantal qui collecte... chuchotait-on.

Et, en effet, la belle Mme Chantal avait quitté « le banc de la Presse », en quelque sorte, pour

parcourir une nef de l'église avec un plateau. Comment refuser ou calculer son obole devant une rincesse de l'écran?... D'autant que par là, on pouvait la voir mieux ou... plus longtemps. Coiffée d'un petit chapeau noir à aigrette, enfoncé sur le front, Mme Marcelle Chantal — le visage fatigué, mais les traits si fins — consentait à redire merci à chacun, de ses larges yeux gris un peu tristes et de ses lèvres trop rouges.

Un détail, que ces lèvres! Mais elles n'ont fait souvenir avec acuité, tandis que j'observais certains paroissiens, de l'étrange impression que peuvent toujours susciter d'élegantes jeunes femmes: « du château » ou « de la capitale », à leur passage, l'été, dans une modeste église de village.

Là, voilà l'office terminé. Vous pensez bien que c'était une messe « basse ». Sinon les opérateurs, les actualités Pathé-Natan ne seraient pas venus si tôt, avant que les cloches sonnent, se poster devant l'église avec leur voiture-ambulance. Ils ont l'air de nous de passer un long tuyau dans je ne sais quel sous-sol du temple, et de l'arrimer solidement auparavant à la tête d'un scaphandrier, qui attend des « voix » dans son casque, à l'intérieur de la camionnette. Mais à l'extrême fin de l'affaire, ils avaient changé de tactique et manœuvré avec une escouade d'opérateurs, aux jambes cartonnées, qui se mirent soudain à tourner avec « l'énie la « sortie » dérobée des artistes et des organisateurs.

Mme Marcelle Chantal parut d'abord, et n'y coupa pas de douze tours de manivelle qu'elle subit, avec un sourire placé juste dans l'axe de la caméra. Puis M. Jean Angelo, en manteau de voyage, éternel Morhange grave et énergique: le seul qui n'ait point souri, je crois, à l'objectif.

Et enfin fermait la marche M. Julien Flamant, président de l'A. P. P. C. B., lequel se dépensait tant sur le trottoir, de droite et de gauche, qu'on ne pourra peut-être montrer de lui, cette semaine, à l'écran des actualités, que son profil toujours souriant... THOMAS-NITCHEVO.

(1) Association Professionnelle de la Presse Cinématographique Belge.

EPHEMERIDES

pour la semaine du cinéma

MERCREDI 14: Présentation de films. A 10 h. du matin: Au Théâtre Marivaux (Pathé-Natan), Sa meilleure cliente, Imperial Film, Reine Louise de Prusse, avec présence probable de Henny Porten.

Au Colisée, un film Paramount. Au Métropole (Braunberger-Richebé), Criminel. A 20 h. 30: Débat contradictoire au Rouge et le Noir. Sujet: Où va le cinéma. (Détails en page 6.)

JEUDI 15: Présentations. A 10 heures du matin: Au Théâtre Marivaux (Pathé-Natan), Fleu d'orange. Au Colisée, un film Paramount.

VENDREDI 16: A 11 heures du matin, au Théâtre Marivaux, Pathé-Natan présentera Mélo. A 14 heures, réception des vedettes. A 16 h. 30, thé des vedettes et des réalisateurs. A 20 h. 30, au Théâtre Marivaux, représentation de gala des Gâtés de l'escadron, de Courteline, Henry Roussel et Raimu seront là.

SAMEDI 17: A 11 h., vente de charité par les vedettes, au bénéfice du dispensaire des artistes. A 15 h., déjeuner des vedettes. A 20 h. 30, au restaurant du Bon Marché, Banquet du Cinéma. Cinq cents couverts. Présence des vedettes et du monde cinématographique bruxellois. La participation à ce banquet est fixée à 75 fr. 75, à verser au compte chèque de la Semaine (10, avenue Louis Bertrand, à Bruxelles) n° 305.903. Après le banquet, fête de nuit du cinéma, au Saint-Sauveur. Entrée générale: 20 francs.

A PROPOS DE PLUSIEURS REPRIS

Regards en arrière

Le temps passe vite, au cinéma, et ce n'est pas sans crainte qu'il nous arrive, de temps à autre, de jeter un regard soupçonneux sur le passé tout jeune d'une production fleurant souvent, déjà, la moisissure.

Aujourd'hui que chacun de nous, convié à quelque nouveau festin de l'œil, l'est en même temps à certain examen de conscience, osons détailler, à la lumière du présent, quelques « chefs-d'œuvre » d'hier.

Des films repris au cours de cette trop peu féconde semaine du cinéma, le plus ancien, je crois, est la Mélodie du monde. Présenté à l'aube du parlant, vainement prometteuse, le film de Walter Ruttmann séduisit par les ressources infinies qu'il laissait entrevoir dans la nouvelle technique. Construction remarquable, mais froide, la Mélodie du Monde nous paraît aujourd'hui une réussite étonnante, mais sans retentissement en profondeur.

Autre est le cas de l'Ange bleu dont l'un des mérites, non le moindre, fut sans doute de révéler Marlène Dietrich, et certaines possibilités humaines du cinéma: j'entends, par exemple, la valeur poétique, n'en déplaise à d'aucuns, d'un certain érotisme. La place nous manque pour nous étendre longuement sur les arrière-plans d'une œuvre, dont à l'époque peu lointaine de sa présentation, un critique de valeur (Denis Marion, dans la Revue du Cinéma) pouvait écrire, à propos de son auteur, que « c'était bien la peine de nous avoir

donné de la vie humaine cette opinion pathétique et libre que l'on trouve dans les Nuits de Chicago et dans les Damnés de l'Océan pour respecter ensuite les procédés de vaudeville qui assurent le succès commercial d'une production; de déclarer: « Les pauvres de toute sorte m'intéressent prodigieusement, et eux seuls », pour en venir à cette apologie sophistiquée des conventions bourgeoises. Il y aurait, à cela, beaucoup, sans doute, à ajouter.

Et puis... A nous la liberté, resté présent à nos esprits comme une sympathique tentative d'évasion, aussi discutable que puisse en être l'inspiration (A nous la liberté qui révéla, quoi qu'en dise Léon Moussinac, la musique parfaitement cinématographique d'Auric). L'immortel Opéra de quat'sous, au sujet duquel tout, moins l'essentiel même, semble avoir été dit. City Streets, excellent film-gangster et réalisation d'une qualité rare. Et coetera, et coetera.

Toutefois, la carence de ces programmes rétrospectifs se révèle immense. Pourquoi Marius, et non Hallelujah, qui reste à nos yeux l'un des sommets du cinéma? Pourquoi les Frères Karamozoff et non le Cadavre vivant? Et pourquoi pas les Lumières de la ville, et ce film étonnant: la Dernière compagnie (Conrad Veidt) jamais présenté en Belgique?

Où si l'on voulait nous offrir seulement un festival du film commercial? La question se pose, hélas, avec d'autres, sur lesquelles il nous sera donné de revenir. Gaston DERYCKE.

MELO

Film de Paul Czinner

Gaby Morlay, encore, et encore Victor Francen. On sait les débats qu'occasionnèrent, entre Henry Bernstein et l'adaptateur de son œuvre, les tripotages que celui-ci fit subir à Mélo. Je ne connais pas la pièce. Mais j'ai vu le film. Comme Après l'amour, comme Ariane jeune fille russe, Mélo se présente à nous comme une œuvre d'une irréprochable froideur.

On en connaît l'intrigue: Romaine, qui est la femme d'un jeune violoniste (ici Pierre Blanchard, meilleur que de coutume), tombe éperdument amoureuse d'un grand virtuose, ami de son mari (ce goût persistant dont témoigne Gaby Morlay par le pontifical et morne Francen nous semble moins que jamais explicable). Elle devient sa maîtresse, et s'apprête à partir avec lui vers « des lieux de soleil et d'azur ». Ne pouvant se décider à choisir (l'un est si gentil, mais l'autre joue si bien du violon...), elle va « faire dodo dans la Seine », ce qui, évidemment, simplifie tout. Pauvre Romaine... et pauvre M. Bernstein. G. D.

POLICE D'ABORD...

Ce vendredi 9 décembre, sous l'égide du septième art et du Club de l'Ecran, quelques amis

du cinéma avaient décidé de marquer enfin leur dégoût et leur irritation contre la grande pitié des actualités cinématographiques. Un certain nombre d'entre eux se rendirent donc à Cinéac, où, il fallait s'y attendre, les attendait déjà bon nombre de représentants de l'ordre, casque brillant ou moustache tombante.

Ayant manifesté par des sifflets leur mécontentement, alors que l'écran présentait l'éternel défilé de Saint-Cyriens, drapeaux en tête, nos amis se virent appréhendés par les agents, et deux d'entre eux emmenés au poste, où leur fut réservé le petit sermon d'usage.

Félicitons une fois de plus pour leur promptitude et leur décision, les valets d'un régime placé, ainsi que chacun sait, sous le signe du droit et de la liberté.

Célérité et discrétion...

AUX AMIS DU CINEMA

Pendant la semaine du cinéma, et en tout temps, manifestez votre mécontentement contre les actualités cinématographiques, outil de tous les bourrages de crâne.

C'est votre fermeté et votre obstination seules qui triompheront d'un certain cinéma au service de l'ordre, de l'autorité, de l'argent.

La Fédération des Etudiants Marxistes présente:

TURKSIB

FILM SOVIETIQUE DE TOURINE

Précédé: D'UN DESSIN ANIME ET D'UN REPORTAGE FILME SUR LA VIE EN U. R. S. S.

le dimanche 18 décembre 1932, à 10 heures du matin, au Casino, chauss. de Louvain, 38.

AMBASSADOR

Rue Aug. Orts, 9 Tél. 12.69.93

Jacques GRÉTILLAT dans

DANTON

Episode de la Révolution française

DERNIÈRES

Prix des places: 5 à 10 fr. Enfants admis.

STUDIO

Palais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein

Dernières de la

Rétrospective

Mercredi 14: L'ANGE BLEU

Jeudi 15: KUHLE WAMPE (Avant-première)

A partir de vendredi

CONGORILLA

une évocation prodigieuse de la jungle du Congo

Spectacle permanent tous les jours à partir de 2 h. 30. Dernière séance à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.

LE CHAMPION

Vendredi prochain.

DERNIÈRES! AMES LIBRES

ENF. NON ADM.

Coliseum-Paramount

A l'occasion de la semaine du C'néma

A partir du jeudi 8 courant

FLORELLE et Fernand GRAVEY dans

Le Fils improvisé

C'EST UN FILM PARAMOUNT

Aux abonnés

L'Administration des postes présente en ce moment les quittances de réabonnement au journal. Ceux de nos abonnés qui auraient laissé retourner la quittance sont invités, pour éviter toute interruption dans le service du journal, à verser, au C. C. P. 2883,74 du Rouge et Noir, le montant de l'abonnement soit 45 francs jusqu'à fin 1933.

LE THEATRE

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Le Printemps des autres

La Société des Spectacles et Conférences du Palais des Beaux-Arts, confiée comme on le sait à l'intelligente direction d'Adrien Mayer, nous conviait l'autre soir à son premier spectacle. L'on donnait Le Printemps des Autres, de Jean-Jacques Bernard, précédé d'une causerie familière par Ligné Poë.

Richard Dupierreux présente le fondateur de l'œuvre — qui n'avait d'ailleurs pas besoin d'être présenté. Quel est, en effet, l'amateur de théâtre qui ne connaît ce bougre d'homme qui, depuis quarante ans, sert le bon et vrai théâtre avec un dévouement, un désintéressement admirables, soucieux seulement de découvrir des pièces et de faciliter l'éclosion de talents que son instinct du théâtre lui révèle. A son grand nom demeurent attachés les noms des Maeterlinck, des Crommelynck, des Soumagne et de tant d'autres (Français ou Belges, il ne fait pas de différences) qui sauvent la scène française d'une médiocrité souvent applaudie hélas! par un public dont les mercantis du théâtre se moquent un peu plus chaque jour. Ligné-Poë parla pendant une demi-heure, sur le ton familier, enjoué, qui lui est si personnel, du pur et grand théâtre qu'il continue de servir et

d'aimer, et pour lequel sa confiance demeure enthousiaste.

Quant à la pièce de Jean-Jacques Bernard que nous avons écoutée ensuite, eh! bien, disons-le franchement: elle nous a un peu déçu. Non qu'elle soit dépourvue de qualités, de finesse. Mais quand un auteur dramatique a donné une pièce de la valeur de Martine, on est en droit d'attendre de lui mieux et plus que Le Printemps des Autres. Et sans l'admirable Suzanne Desprès, qui est pour un auteur plus qu'une interprète — une collaboratrice — nous ne savons pas si le personnage de cette mère détruisant comme à plaisir le bonheur conjugal de sa fille, à la fois par jalousie et par amour, nous eût été supportable. Depuis Phèdre, tant d'écrivains ont exploité ce personnage morbide et complexe, souvent avec plus de force et d'apreté. Et puis, il y a dans ces trois actes de Jean-Jacques Bernard trop de choses charmantes — disons-le: un peu sacrées — tout un papillonnage de mots affectueux, un échange de sentimentalités qui effleurent parfois la mièvrerie. Nous aurions voulu, pour un tel sujet, un dialogue plus âpre, plus serré, plus dur. Le personnage central semble seul avoir intéressé l'auteur. C'est, à notre sens, une faiblesse.

Suzanne Desprès rend à la perfection ce rôle rempli de réticences, de contradictions, de passion

étouffée et de joie perverse. Elle joue en dedans, presque sans gestes, avec des regards qui se prolongent, des silences troublants, un beau visage immobile derrière lequel on devine des pensées tumultueuses. Simone Redant et J.-H. Chambois, qui la secondent, s'efforcent d'être naturels dans des rôles mal dessinés.

AUX GALERIES

Marius

Il semble bien que la fantaisie ait présidé à l'élaboration des récents spectacles de ce théâtre. En effet, après la création de Fanny, voici la reprise de Marius. Or, nous n'ignorons que Marius précède Fanny et que Fanny est la suite de Marius. Mais les desseins des directeurs de théâtre sont impénétrables, et ce n'est pas nous qui entreprendrions de les pénétrer.

Ayant encore fraîchement dans le souvenir les images et les paroles d'une petite Fanny tristement abandonnée à sa maternité, que d'aucuns jugeaient coupable, nous nous sommes donc résignés à voir cette même Fanny disputer à la mer l'homme qu'elle aime et se donner à lui, malgré le drame des adieux.

Les deux pièces de Marcel Pagnol ayant été adaptées à l'écran, le spectateur qui juge l'ensem-

ble ne peut manquer d'aboutir à cette conclusion. Si Fanny-film est nettement supérieur à Fanny-pièce (et cela grâce au talent de Marc Allegret, l'adaptateur), Marius-pièce l'emporte sur le film réalisé par Alexandre Korda.

On connaît le sujet. Marius, obsédé par le désir de sauter les horizons vers les pays aux noms fabuleux qu'évoquent dans le port les navires et leurs équipages, abandonne à son pauvre amour la petite Fanny qui bientôt connaîtra et la douleur et la résignation.

La pièce est bien jouée par une troupe très homogène — qu'il ne faudrait pas cependant comparer à celle dont les deux films bénéficiaient.

AU MOLIERE

Amis comme avant

Un mari, excédé par une femme insupportable dont il subit la tyrannie depuis plus de vingt ans, décide un jour, après une scène particulièrement violente, de quitter la maison, non sans dire adieu à son fils qu'il aime beaucoup. Mais l'épouse, livrée à elle-même, s'abandonne à une existence dissipée (dépendances, amants, etc.) qui ne tarde pas à compromettre le nom de la famille et, par là même, le mariage de son fils. Le père, rappelé par ce dernier, accourt mettre de l'ordre dans ce foyer perdu, songe un instant à reprendre sa place

parmi les siens, mais, ne tardant pas à s'apercevoir que sa femme n'a changé que d'allures et non de caractère, s'en va cette fois définitivement.

Henri Jeanson a construit sur ce thème trois actes qui ne manquent pas d'acuité dans l'observation, encore que son insistance, en certaines scènes, risque de fatiguer le spectateur. De plus, la répétition voulue de certaines situations (avant le départ du mari et après son retour) dénonce par trop l'artifice et le procédé. Disons enfin, pour donner une idée de l'atmosphère, que la pièce n'est qu'une longue querelle de ménage — de la première à la dernière scène.

Et puis, il faut bien le dire, ce spectacle est fort mal présenté au Molière. Non que les acteurs soient tous absolument médiocres, mais on constate là une absence totale de discipline à une direction qui serait soucieuse de perfection, du flottement dans le débit, des rôles insuffisamment étudiés, des accords dans la mise en scène. Et tout cela dénote d'un manque de mise au point qu'on ne peut laisser ignorer. Ce serait rendre un mauvais service à la direction du Molière que de s'extasier, comme le font la plupart de nos distingués confrères, sur l'excellence de la mise en scène et de l'interprétation. Ce serait surtout tromper le public, et cela nous ne le voulons pas.

Marcel DEHAYE.

MUSIQUE

Le *Bon Roi Dagobert*, d'André Rivoire, a fait sous la forme d'une comédie, une longue et fructueuse carrière; on en fit une comédie lyrique que M. Samuel Rousseau, l'auteur de *Taras Boulba* et de *Hulla* illustra d'une musique légère qui n'ajoute rien à l'œuvre. Le genre bouffe est essentiellement conventionnel et n'est supportable que pour autant que cette convention soit franchement acceptée. Malgré des exceptions, telle *L'Heure espagnole*, de Ravel, la musique le plus souvent, loin de soutenir l'action, la ralentit et alourdit les passages indispensables à la compréhension du livret. En voulant éviter le conventionnel on l'accentue et certaines œuvres d'autrefois qui acceptent le genre opéra avec toutes ses absurdités et ses invraisemblances, telle *Le Pré aux Clercs*, de Hérold, créé il y a cent ans le 15 décembre 1832, restent délicieusement charmantes.

Les auteurs du *Bon Roi Dagobert* ont voulu écrire une pièce distrayante: ils y ont réussi se souciant fort peu d'apporter une contribution intéressante à l'art lyrique qui souffre depuis la guerre d'une pauvreté sans pareille que rend plus cruelle encore de brillantes exceptions telles les œuvres de Berg, de Milhaud, de Schoenberg ou de Roussel.

MM. Rogatchevski, Adrien et Boyer, Mmes Luart, Marsanne forment un ensemble fort plaisant; M. Bastin enlève avec autorité cette partition où abondent des sonneries de cors de chasse, fort bien exécutées sous la direction de M. Noury.

Le concert de l'Orchestre Symphonique Populaire offrit un programme particulièrement intéressant et parfaitement interprété. M. Prévost y affirma ses qualités de chef d'orchestre. Après avoir porté la musique des Guides au plus haut point de perfection, son action s'étend aujourd'hui à l'orchestre symphonique populaire. Il excelle à mettre en place les plans sonores, à clarifier les ensembles, exige la netteté, la justesse et la précision. Peut-être néglige-t-il un peu les cordes au profit des bois. Son interprétation de la *Symphonie inachevée* de Schubert donne une nouvelle jeunesse à cette page tant entendue. En première exécution, un *Quatuor à cordes* avec orchestre de Martin, œuvre nouvelle, ardente et qu'un souffle vigoureux anime. Martin, auteur de *Batterie de cuisine*, s'affirme un musicien de valeur à l'art proche et sincère. Toutefois, l'opposition du quatuor à l'orchestre n'est pas très heureuse: le groupe soliste ne se différencie pas assez de l'ensemble et cette œuvre confirme cette impression donnée l'année passée par le *Concerto pour Quatuor* et orchestre de Conrad Beck.

On réentend toujours avec plaisir le *Festin de l'araignée*, la belle œuvre de Roussel dont l'éclatante clarté est un enchantement. La présence du Quatuor Pro Arte donnait à ce concert un attrait tout spécial. Avec une admirable conscience, MM. Onnou, Halleux, Prévost et Maas, s'efforcent devant les œuvres: on ne sent vibrer qu'une seule et même âme musicale et la magie de leur art emporte l'auditeur dans les régions les plus pures de la musique. On ne se trouve jamais devant des virtuoses mais en présence d'artistes.

Le Trio à cordes de Bruxelles est composé de MM. Bouquet, Pross et Frezin. Ces musiciens qui se distinguent par un style très pur, obtiennent une ligne musicale très nette par une interprétation fidèle, sans sécheresse, et de bon goût. Ils ont enlevé avec une grande précision un *Trio* de Beethoven et un *Divertissement* de Mozart. On a pris un vrai plaisir à écouter le *Trio* de Jean Cras, marin de profession qui ne se défend pas toujours contre l'attrait de l'exotisme. Sa musique a de grandes qualités de solidité et de probité. Si le premier mouvement rappelle une phrase de Borodine et le quatrième évoque une danse russe, l'ensemble est néanmoins d'une grande personnalité. Cette composition sans rhétorique séduit par sa franchise. Un très beau concert.

M. Peellaert choisit judicieusement les programmes du Cercle Symphonique et Choral de

Bruxelles. Alors que la plupart des associations de concerts bannissent les œuvres nouvelles et s'en tiennent à répéter à satiété les mêmes symphonies et les mêmes concertos, il ne craint pas de faire réentendre les œuvres oubliées et de risquer des réactions. Le dernier concert que M. Peellaert a dirigé, avec un soin attentif des nuances et un luxe d'indications nécessitées par un orchestre comprenant bon nombre d'amateurs, comportait *Rob Roy*, ouverture assez hachée, de Berlioz que l'auteur voulait détruire mais dont il préféra ultérieurement utiliser les différents thèmes.

L'Andante, de William Byrd, d'une belle ordonnance de ligne, s'avéra particulièrement intéressant. William Byrd fut le compositeur anglais le plus brillant du XVII^e siècle: Fétis l'appelle le Palestrina, le Lassus de l'Angleterre. Si l'on connaît les oratorios de Haendel, sa musique de plein air est presque inconnue. Ecrite avec fougue et un sens très juste des proportions décoratives, elle constitue une partie curieuse de son œuvre. La *Wassermusik* composée pour une promenade sur la Tamise du roi George I, fut jouée pour la première fois en 1720. Elle comprend une série de pièces différentes: tantôt fanfares puissantes, tantôt dans le style pompeux de l'opéra de Lully. Les psaumes semblent avoir heureusement inspiré les compositeurs d'aujourd'hui: Roussel, Florent Schmitt, Stravinsky en ont fait des pages superbes. Le *Laudate Deum* de Gretchaninoff, écrit également sur des psaumes, se distingue par la grandeur et la puissance, et la majesté de l'ensemble n'empêche point d'apprécier la variété des moyens et le choix heureux des timbres.

Le programme, très intéressant, se composait d'œuvres données en première audition à Bruxelles.

J. WETERINGS.

CALENDRIER DES CONCERTS

Mercredi 14 décembre:

20 h. 30. — Société Philharmonique: concert d'orgue par M. Joseph Gilles. (Gde salle du Palais des Beaux-Arts.)

20 h. 30. — Concert Guiler: la musique inspirée par l'Orient. (Conservatoire.)

Jeudi 15 décembre:

20 h. 30. — Concert Ysaye: Récital de guitare, M. André Segovia. (Gde salle P. B. A.)

Vendredi 16 décembre:

20 h. 30. — Concert Ysaye: l'œuvre pour piano de Chopin par M. Brailowsky. Cinquième séance. (Gde salle P. B. A.)

Samedi 17 décembre:

14 h. 30. — Première audition du Concert du Conservatoire. M. Defaux. *Roméo et Juliette* de Berlioz. (Conservatoire.)

17 h. — Concert Deblauwe. (Théâtre des Capucines.)

17 h. — Concert par l'Orchestre Symphonique Populaire sous la direction de M. J. Jongen. (Gde salle P. B. A.)

Dimanche 18 décembre:

14 h. 30. — Deuxième audition du Concert du Conservatoire. (Conservatoire.)

Lundi 19 décembre:

20 h. 30. — Troisième audition du Concert du Conservatoire. (Conservatoire.)

Mardi 20 décembre:

20 h. 30. — Concert Ysaye: l'œuvre pour piano de Chopin par M. Brailowsky. 6^e séance.

SPECTACLES

AU MARAIS

Le Théâtre du Marais consacre son troisième spectacle au théâtre français moderne. Il créera au Théâtre des Galeries, à Bruxelles, du 15 au 19 décembre, donc pendant cinq jours seulement, la charmante et délicate comédie en 3 actes *Ludo*, de Pierre Scize.

AU PALAIS D'ETE

Noni, le comédien célèbre, le clown le plus drôle, le plus sensible aussi de l'époque a retrouvé le triomphe succès que lui réserve le public bruxellois à chacune de ses apparitions. Il est entouré de son jazz fameux des « Golden Serenaders » et d'une série de numéros remarquables.

AU PARC

A partir de vendredi: *Myoula*, pièce africaine de Chalux, avec Jean Angelo.

A L'ALHAMBRA

L'extraordinaire opérette *Sidonie Panache*, un spectacle épique, haut en couleur, de 2 actes et 16 tableaux fastueusement mis en scène. Une admirable interprétation: 200 personnes en scène, des chevaux, des enfants. Un spectacle que tout le

monde peut voir et qui obtint au Châtelet un énorme succès. Matinées jeudis et dimanches, à 14 h. 30.

AU MOLIERE
Amis comme avant, de Henri Jeanson.

LE BRAVE SOLDAT CHEVEIK
à Bruxelles

Le vendredi 23 décembre, à 8 h. 30, la troupe *Equipe 1932* donne au Théâtre de la Maison des Tramwaymen, 17, rue du Poignon, à Bruxelles, une représentation du *Brave soldat Cheveik*, pièce en trois actes, tirée du célèbre roman du grand écrivain tchèque Yaroslav Haselek.

Qui ne connaît les innombrables péripéties de cette véritable épopée qu'est le roman des aventures du *Brave soldat Cheveik*, épopée dont le héros, ci-devant marchand de chiens à Prague et fidèle sujet de Sa Majesté Impériale et Royale François-Joseph I pendant la dernière guerre impériale, serait en quelque sorte un *Sancho Pança* sans Don Quichotte.

Cette pièce a été jouée pendant longtemps à Berlin où elle fut montée par le metteur en scène Piskator et où elle a rencontré un succès sans précédent.

On ne peut que louer l'initiative de la troupe « *Equipe 1932* » de faire connaître au public bruxellois cette pièce, large fresque, vivant commentaire de cet esprit de discipline imposé par le militarisme rabique, esprit qui constitue la base et fait la force des armées de nos pays impérialistes.

Prix des places: 3, 5 et 7 francs.

CONFÉRENCES

Le professeur A. Piccard donnera une conférence sur « *Sicile et demi d'Aéronautique* » le lundi 19 décembre, à 20 h. 45, au Palais des Beaux-Arts, au bénéfice de la Société Belge de Médecine Préventive et d'Eugénie.

Les cartes peuvent être obtenues au Palais des Beaux-Arts ou au siège de la Société, 35, rue de Toulouse.

AU JEUNE BARREAU

La séance solennelle de rentrée de la Conférence du Jeune-Barreau de Bruxelles aura lieu au Palais de Justice, le samedi 17 décembre, à 2 h. 15, dans la salle des audiences solennelles de la Cour de Cassation.

Le discours d'usage sera prononcé par M. Alex Salkin. Il a choisi pour sujet: *Ruptures*.

Au Club du Faubourg

Jeudi 15, Salle des Sociétés Savantes, 20 h. 30, M. Léonce Bernheim, avocat à la Cour, sur *Ce que je viens de voir en Russie*. L'écrivain socialiste Ilya Ehrenbourg sur *Europe*. Débat sur *Pour et contre le traité franco-soviétique*.

Samedi 17, Crystal-Palace, 14 heures, Mme Gabrielle Réval et Mme Mariel Jean-Brunhes, sur *Pour et contre le vote des femmes*. Le comédien André Lugnet sur *L'affaire André Lugnet et la Comédie-Française*. Procès de la pièce *Aurélien* sur *Les vieilles filles ont-elles droit à l'amour?* avec Max Maurey. Et Mme Marthe Patez sur *Neuf cent mille jeunes filles ne peuvent pas se marier?*

Mardi 20, Salle Wagram, 20 h. 30, le célèbre orateur Sébastien Faure fera une conférence sensationnelle sur *Voulons-nous et pouvons-nous empêcher la guerre? Procès des Dessous de la guerre*. Accusé: M. Paul Allard, et de *En cas d'alerte au gaz!* Accusé: Georges Vial.

Mercredi 21, restaurant Gillet, 27, avenue de Neuilly (16^e), à 19 heures, le banquet du Faubourg présidé par l'auteur dramatique Jean Sarmant.

Jeudi 22, Salle des Sociétés Savantes, 20 h. 30, le comte de Zogheb sur *Aime-t-on ou croit-on aimer?* Et grand débat sur la *Révolte des fonctionnaires*.

LÉO POLDÈS et le Club du Faubourg

Sous ce titre *Léo Poldès et le Club du Faubourg* ou *Une époque qui cherche son vrai visage*, par Fernand Pignatier, va paraître aux éditions de la Caravelle, 6, rue Bezout, Paris, un livre qui ne manquera d'intéresser tous les assidus de nos débats publics. Le livre est en vente à Paris au prix de 10 francs français pour l'édition ordinaire. Pour plus de facilités, on peut verser la somme directement au C. C. P. du *Rouge et Noir*, soit 15 fr. belges, et le livre sera adressé franco par poste.

Nelly Pearson. Après quelque hésitation, Neel céda; il promit tout à Nelly; la firme Durand obtint l'exécution des travaux.

Lorsque cela fut connu, les socialistes interpellèrent à la Chambre; ils crièrent au scandale, à la méconnaissance des plus hauts intérêts du pays. Le portefeuille ministériel de Neel ne tint plus qu'à un fil. Il s'en tira pourtant, grâce à la complicité de ses collègues catholiques et libéraux qui, pour cette fois du moins, voulaient le sauver.

Neel avait bien gagné quelque chose en attribuant les travaux à la firme Durand, mais cela ne l'enrichissait guère. Il eut de meilleures occasions: pour une adjudication de voirie — une route kilométrique à refaire — un travail de plusieurs millions de francs, il se présenta sept entrepreneurs. Les pavés ne pouvaient être livrés par les carrières que six mois plus tard. Comme le cahier des charges exigeait l'exécution immédiate de la réfection, tous les soumissionnaires furent forcés de faire leur réserve quant au temps exigé.

Neel donna à un des adjudicataires le conseil de ne pas faire de réserve et d'ajouter l'amende, qu'il aurait à

Tribune libre de Bruxelles

LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine. Prix d'entrée: 5 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à couvrir cette saison est de 60 francs. On s'abonne en versant la somme correspondante au C.C.P. 1713.61 (P. Fontaine, Brux.).

Mercredi 14 décembre, à 20 h. 30 précises

A l'occasion de la semaine du cinéma, un débat sur

Où en est le cinéma ?

avec de nombreux orateurs, et notamment:

M. Julien FLAMENT, président de l'Association professionnelle de la Presse Cinématographique Belge, qui ouvrira le débat;
M. Abel GANCE, le réalisateur de *J'accuse*, *La Roue*, *Napoléon*, *Mater Dolorosa*;
M. Raoul GRIMOIN-SANSON;
M. BARON, l'inventeur du cinéma parlant;
UN DELEGUE du Club de l'Ecran;
Miss ECRAN 1933.

Mercredi 21 décembre 1932,

Le publiciste français Georges VALOIS

auteur de *Nouvel Age*, *Guerre ou Révolution*, *Economique et L'Homme contre l'argent* ouvrira le débat sur:

REVOLUTION CULTURELLE

Nature du problème culturel.

Cultures traditionnelles et culture du nouvel âge;

l'humanisme aristocratique (culture des maîtres);

l'humanisme chrétien (culture de la résignation — à l'usage des esclaves et des serviteurs);

l'humanisme des temps modernes (culture bourgeoise);

l'humanisme prolétarien (culture des producteurs).

Signification culturelle de la machine;

La culture de l'âge technique opposée à la culture de la domination et à la culture du renoncement;

Au seuil de la révolution culturelle.

Orateurs inscrits dès à présent:

M. J. BRACOPS, secrétaire de la Centrale nationale du Personnel enseignant socialiste;
M. Léon MOUREAU, docteur en droit, du Groupe de la *Nouvelle Equipe*.

Jeudi 22 décembre, à 7 h. 30

GRAND BANQUET DU ROUGE ET NOIR

Au restaurant du « Globe », place Royale.

A l'occasion du 5^e anniversaire de fondation de la Tribune.

En l'honneur du

POETE HENRI VANDEPUTTE

et du

DRAMATURGE MICHEL DE GHELDERODE

à l'occasion de leur élection à l'Académie Picard.

LES ADHESIONS à ce banquet doivent parvenir sans tarder. MENU: Oxtail au Xérès, Truites de rivière meunière. — Selle d'agneau bouquetière. — Faisan de Bohême rôti. — Compote de Calville. — Viviane pralinée. — PRIX de la participation (boissons non comprises) 30 francs, à verser d'urgence au C. C. P. 2883.74 du *Rouge et Noir*. — TOILETTE de ville ou de soirée, ad libitum.

LE PRIX DE L'ABONNEMENT AUX VINGT SEANCES RESTANT A COURIR PENDANT LA SAISON 1932-1933 EST RAMENE A 60 FRANCS A VERSER AU C. C. P. 1713.61 (FONTAINE, BRUXELLES).

Théâtre Royal de la Monnaie - Liste des Spectacles de Décembre 1932

Jour	Heure	Opéra	Comédie	Opéra	Comédie	Opéra	Comédie			
Lundi	5	Cavaller Rustica	12	Carmen	19	Le Bon Roi Dagobert (1)	26	M. Faust S. La Traviata Tagliani, Musette		
Mardi	6	Le Bon Roi Dagobert (1)	13	Les Noces de Figaro (6)	20	Le Départ (3) Tiefland (4)	27	Boccace		
Mercredi	7	Carmen	14	Boccace	21	La Fille du Tambour-Major	28	La Fille du Tambour-Major		
Jeudi	1	Boccace	8	M ^{me} Butterfly (5) Tagliani chez Musette	15	Le Bon Roi Dagobert (1)	22	Manon	29	La Vie brève Les Voitures versées (7)
Vendredi	2	Le Bon Roi Dagobert (1)	9	Boccace	16	Manon	23	Le Bon Roi Dagobert (1)	30	Le Départ (3) Tiefland (4)
Samedi	3	Le Barbier de Séville (2)	10	Le Départ (3) Tiefland (4)	17	La Fille du Tambour-Major	24	Boccace	31	Le Bon Roi Dagobert (1)
Dimanche	4	La Traviata Ruses d'Amour	11	Le Bon Roi Dagobert (1) Cavaller Rustica Paillasso Myosotis	18	Boccace Carmen	25	La Fille du Tambour-Major Carmen	31	1 ^{er} Janvier Carmen Faust

Avec le concours de: (1) M^{me} Emma Luart et M. J. Rogatchevsky; (2) M^{lle} L. Tradin et M. Moutia; (3) M. Moutia; (4) M. V. Vertereul; (5) M^{me} Fanny Hedy; (6) M^{me} Emma Luart et J. Bonavia; (7) M^{me} Emma Luart et M. Moutia.

Un carnet de dix coupons, prix 280 frs., est un cadeau de fêtes très apprécié (St-Nicolas - Noël - Nouvel-An)

STOPMANS, ministre

par Souvaryne

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Les débuts de Neel Stopmans, dans la vie ne brillent pas d'un éclat particulier. Aussi bien son père, entrepreneur de pompes funèbres, après l'avoir retiré de l'école où vraiment sa présence était superflue, lui enjoignit-il de trouver un emploi. Neel fait ses débuts dans la droguerie, mais son esprit facétieux s'accommode mal de cet état et le voici sur le pavé. Un stage laborieux qu'il fit chez un médecin ne lui réussit pas davantage. C'est alors qu'il lui prit fantaisie de tâter de la politique. Ses débuts y furent assez heureux. De député qu'il était, le voici passé rapidement au banc des ministres.

Comme ministre, Neel allait tous les matins à ses bureaux; l'après-midi à la Chambre, et le soir il était assis à l'Opéra ou assistait à une grande réception d'ambassadeurs et de diplomates. Tous les grands personnages lui étaient présentés: des peintres, des compositeurs, des in-

venteurs, et aussi des aviateurs, des boxeurs et des footballeurs. C'est ainsi qu'il vint en relation avec la belle Nelly Pearson; il se sentit de suite un faible pour elle, mais la grande artiste n'y répondait que médiocrement.

Neel lui envoya des fleurs, des paniers de champagne, des bijoux de valeur; peine perdue. La situation s'améliora, lorsque Neel, en sa qualité de ministre, eut à choisir entre deux firmes qui avaient sollicité l'établissement d'une nouvelle ligne de chemin de fer.

Pourquoi ne pas donner cela à la firme Durand, lui dit Nelly, cela ferait tant de plaisir à mon cousin Louis qui est ingénieur-conseil à cette firme?

La firme Durand avait présenté un projet inexécutable et d'un coût exagéré. L'ingénieur-conseil conseilla surtout à ses patrons d'en causer à

payer pour l'inévitable retard, au prix des travaux.

A l'ouverture des lettres, toutes les demandes avec réserve furent écartées; c'était réglementaire. Et le favori de Neel obtint la concession. Cela rapporta à Neel cent billets de mille.

Pour la fourniture de quelques milliers de tonnes de charbon, notre ministre sut de nouveau avantager un de ses protégés: il lui fit écrire, après la clôture de l'adjudication, que le quart des charbons serait d'origine belge. Pour favoriser l'industrie nationale, Neel put donner la commande à son favori, quoique celui-ci n'était pas le plus bas soumissionnaire. Ce fut encore une bonne affaire pour Neel.

Et ainsi chaque semaine apportait son aubaine. Neel posséda bientôt au-delà du million, roulait dans les autos gouvernementales, avait un pied-à-terre à l'avenue Louise et une villa à Ostende. Il fit un voyage à Rome, aux frais de la princesse, y visita les monuments, qui ne lui disaient rien, et les lieux de plaisir, qui lui plurent davantage. Le Pape le bénit, comme il bénit tous ceux qui détiennent le pouvoir. A défaut d'une éducation sans lettres, sans histoire, sans

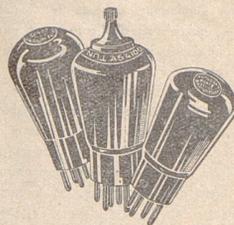
science, Neel vivait une vie purement végétative. Il ressemblait à cet assassin dont on chantait au marché public:

*Il vivait avec sa Dora,
Buvait du vin et des liqueurs;
Sur son lit des peaux de chats,
Où il dormait comme un sapeur.*

(Traduit du flamand.)

(A suivre.)

SOUVARYNE.



TUNGSRAM

Impr. H. BOLYN, 75, rue Van Aa, Izeltles.